

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- |  |  |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/<br>Couverture de couleur   | <input type="checkbox"/> Coloured pages/<br>Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/<br>Couverture endommagée  | <input type="checkbox"/> Pages damaged/<br>Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée  | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/<br>Pages restaurées et/ou pelliculées  |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/<br>Le titre de couverture manque   | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées   |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/<br>Cartes géographiques en couleur   | <input type="checkbox"/> Pages detached/<br>Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)   | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/<br>Transparence   |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/<br>Planches et/ou illustrations en couleur  | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/<br>Qualité inégale de l'impression   |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin/<br>La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la<br>distorsion le long de la marge intérieure  | <input type="checkbox"/> Only edition available/<br>Seule édition disponible   |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from filming/<br>Il se peut que certaines pages blanches ajoutées<br>lors d'une restauration apparaissent dans le texte,<br>mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont<br>pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata<br>slips, tissues, etc., have been refilmed to<br>ensure the best possible image/<br>Les pages totalement ou partiellement<br>obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,<br>etc., ont été filmées à nouveau de façon à<br>obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments: /<br>Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.  |  |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

# BIBLIOTHEQUE

CINQ CENTS



Publiée par POIRIER, BESSETTE CIE., 1440, rue Notre-Dame

Vol. IV

{ PAR AN }  
\$2.50

MONTREAL, 2 FEVRIER 1888

{ UN NUMERO }  
5 CENTS

No. 17

## LA CHASSE A L'HOMME

SECONDE PARTIE DU  
CRIME DE LA RUE ST-LAURENT



Le grand, le chef de la bande.

## LA CHASSE A L'HOMME

Seconde partie du "Crime de la rue St-Laurent."

### I LE MONT-GARGAN.

Le quartier du Mont-Gargan, un des plus pauvres de la ville de Rouen, est bâti sur un petit monticule, à l'extrémité du champ de Mars et au pied même de la côte de Sainte-Catherine, dont la masse blanche, couronnée à son sommet de quelques arbustes, se dresse à pic comme une imposante falaise, en face de cet amas informe de maisons basses et sombres.

Il était onze heures environ lorsque Legrand, après s'être égaré dix fois dans les rues étroites et boueuses du quartier Martinville, arriva enfin au centre du Mont-Gargan ; c'était là que devait être l'auberge du Soleil d'or.

La nuit était sombre, le vent soufflait avec violence, et la pluie commençait à tomber.

Il était impossible de rien distinguer. Les maisons se déroulaient un peu plus noires que le ciel des deux côtés de la rue, mais sans qu'aucune se détachât à l'œil dans les deux longues silhouettes qui se profilaient parallèlement irrégulières et sinistres comme deux lignes de tombeaux.

Un reverber se balançait au loin, brillant vaguement dans l'épaisseur du brouillard comme une nébuleuse dans les profondeurs du ciel.

Legrand faisait de vains efforts pour percer les ténèbres qui l'enveloppaient ; il ne voyait rien que des façades frustes et uniformes.

Tout à coup le vent s'engouffra dans la rue comme une trombe et fit entendre un grincement dans l'air.

Legrand leva la tête et entrevit quelque chose qui se balançait au-dessus de sa tête.

Puis il écouta.

C'était de là que venait le grincement qui venait de frapper son oreille.

Ce qu'il entrevoyait était donc une enseigne d'auberge.

—L'auberge du Soleil d'or, peut-être, pensa-t-il.

Et il frappa à la porte.

Au bout d'un instant un bruit de sabot se fit entendre, puis la porte s'ouvrit.

—Entrez vite, dit une voix d'homme.

Legrand entra, et la porte fut refermée aussitôt.

Le maître de l'auberge du Soleil d'or était un homme d'une soixantaine d'années.

Maigre et chétif de corps, sa tête était couverte d'un bonnet de laine noire sous lequel ses traits tourmentés, ses joues flasques, sa teinte terreuse, ses yeux gris, recouverts d'épais sourcils d'un roux pâle, étaient d'un effet repoussant, à la fois hideux et sinistre.

On eût dit une de ces têtes grossièrement sculptées sur une pomme de canne.

—Bonjour, vieux, lui dit Legrand.

—Bonjour, Graaft, répondit l'aubergiste.

—Non pas Graaft, mais Legrand, dit vivement celui-ci.

—Ah !

—On peut compter sur toi ?

—Est-ce que nous n'avons pas trafiqué la même chaîne pendant deux ans :

—Comment va ton auberge ?

—Mal.

—Et ta femme ?

—Morte.

Legrand baissa la voix :

—De quel genre de mort ?

—Par accident.

—Ah !... lequel ?

L'aubergiste regarda fixement Legrand, et il répondit par cette interrogation :

—Et l'horloger de Caen, de quoi est-il mort ?

Legrand eut un soubresaut.

Il garda un instant le silence, puis, jetant à l'aubergiste un regard menaçant, il lui dit d'une voix sourde :

—Explique-toi, que sais-tu ?

—Rien, mais je devine.

—Quoi ?

—Ah çà, me prends-tu pour un naïf ? J'apprends l'assassinat d'un horloger dont la boutique a été dévalisée ; le même jour je vois venir mystérieusement chez moi, ancien forçat, trois camarades que j'ai connus à Toulon, et ça t'étonne que je devine ! Mais rassure-toi, je hais la *rouss* à mort, et tu n'as rien à craindre ici.

Il y eut un moment de silence.

—Les autres sont arrivés ? demanda enfin Legrand.

—Pascal et Mayer sont en haut.

—Seuls ?

—Seuls.

—Pas de femmes ?

—Non.

—Tu connais la cousine Madelon ?

—La mère Gaul ! je l'ai vue plusieurs fois à Paris.

—C'est elle qui nous a donné rendez-vous chez toi.

—Elle va donc venir ?

—Elle devrait déjà être ici ; dès qu'elle arrivera, tu la feras monter.

—Ce sera fait.

—Il viendra aussi un jeune homme.

—Son nom ?

—Charles. Tu le feras entrer dans la chambre voisine de celle où nous serons réunis tous les quatre.

—Bon !

—Maintenant, montre-moi la chambre où m'attendent les autres.

L'aubergiste éclaira Legrand, et un instant après celui-ci était réuni à ses deux complices.

Il les trouva assis loin l'un de l'autre, et dans une attitude qui trahissait le plus profond abattement.

—Qu'est-ce que ça veut dire ? s'écria Legrand en croisant ses bras sur sa poitrine, que signifient ces poses de statues de la désolation ? Ah çà, est-ce que je vais être forcé de vous remonter tous les jours comme de vieilles horloges détraquées ? En voilà des attitudes de saules pleureurs ! et pourquoi ? je vous le demande.

—Oh ! pas de comédie ! ne fais pas semblant d'ignorer ce que tu sais mieux que nous, murmura Pascal d'un air sombre.

—Comprends pas ! fit Legrand en arpentant la chambre.

—Vraiment ! ah ! tu ne comprends pas ! Ainsi, nous étions convaincus que nul être au monde ne pouvait soupçonner en nous les meurtriers de l'horloger ; nous faisons vingt lieues, nous bravons l'examen des agents et des gendarmes, nous traversons toute la ville de Rouen, nous nous asseyons dans un cabaret aussi tranquillement que les premiers venus, et quand tout se réunit pour nous prouver que nous sommes définitivement à l'abri de tous les dangers que nous pouvions craindre au premier abord, voilà que nous voyons braqués sur nous les deux yeux d'un agent qui, évidemment, nous avait suivis de puis la gare ! Et maintenant que nous serons reconnus, ou tout au moins soupçonnés par cet agent, qui a vu nos têtes et noté notre signalement dans sa mémoire, tu t'étonnes de nos terreurs, et tu ne comprends pas notre découragement ! Allons donc !

Il se fit un profond silence.

Legrand s'était arrêté en face de Pascal, et ses traits exprimaient les plus sombres pensées.

—Eh bien, oui, dit-il enfin ; oui, je comprends tout ça, mais je voulais vous remonter le moral ; voilà ?

—Et l'agent ?

—Evanoui.

—J'aime autant ça.

—Pourquoi ?

—Un cadavre de plus sur les bras, merci ! c'est assez d'un.  
—Mais pourquoi, diable ! nous arrêter à Rouen ? s'écria Mayer en frappant du pied avec terreur.

—Pourquoi ? répondit Legrand après un moment de silence ; eh bien, parce que j'ai reçu à Caen une lettre de la cousine Madelon.

—Ah ?... et cette lettre ?

—Me prévenait qu'il y avait danger pour moi à revenir de suite à Paris, et me donnant rendez-vous ici, dans cette auberge, pour nous communiquer des choses très importantes.

—Alors, c'est bien ; je te prévient que demain, au point du jour, je me mets en route pour Paris.

—Moi aussi, dit Mayer ; là au moins nous connaissons le terrain.

—C'est entendu, répliqua Legrand, nous partons demain tous les trois, mais séparément, en gagnant trois gares différentes par des chemins détournés.

—Nous ne connaissons pas le pays ; qui nous les indiquera ?

—Martel, notre aubergiste.

Tout à coup Legrand prêta l'oreille.

—Écoutez, dit-il.

—Qu'est-ce ? demanda Mayer avec inquiétude.

—La porte de l'aubergiste qui vient de s'ouvrir.

Pascal tressaillit.

—Est-ce que ce serait... lui ?

—Je ne crois pas qu'il ait pu me suivre.

Ils écoutèrent tous trois, le regard ardemment fixé sur la porte.

Un bruit de pas se faisait entendre dans l'escalier.

Bientôt on frappa deux coups.

Legrand prit son couteau dans sa poche, et se posant à trois pas de la porte :

—Qui est là ? demanda-t-il.

—La cousine.

—Seule ?

—Seule.

—Il t'a les deux verrous qui fermaient la porte en dedans et ouvrit, tenant toujours à la main son couteau.

Une femme entra.

C'était la mère Gaul.

Martel, qui l'avait accompagnée jusque-là, allait descendre.

—Écoute, vieux, lui dit Legrand d'un ton froid et bref.

—Quoi ? demanda l'aubergiste.

—Il est près de minuit, il est peu probable que personne vienne frapper à ta porte à cette heure.

—Jamais, dit le vieillard.

—Pourtant ça pourrait arriver.

—En ce cas ?...

—En ce cas, n'ouvre à qui que ce soit ; homme ou femme, refuse impitoyablement ta porte à quiconque s'y présenterait. Pour ce qui va se passer cette nuit, il faut que nous soyons seuls, absolument seuls dans ton auberge.

Puis tirant de sa poche une pièce de vingt francs :

—Tiens, lui dit-il, voilà pour t'indemniser ; et maintenant laisse-nous.

—Suffit, dit l'aubergiste en saisissant avidement la pièce, il n'entrera pas un chat.

Legrand ferma la porte à double tour et revint vers ses compagnons, les traits pâles et résolus.

## II

### OU LES MURS ONT DES OREILLES.

Ainsi que nous l'avons vu dans le chapitre précédent, Legrand était depuis longtemps en marche, au moment où la mère Gaul et l'agent Rochard avaient quitté le cabaret borgne de la rue de la Grosse-Bouteille.

Mais Rochard connaissait les moindres ruelles de la ville de Rouen, de sorte qu'il avait de grandes chances d'arriver au but avant Legrand, qui s'égaraît à chaque pas.

—Où allons-nous ? avait demandé l'agent en mettant le pied hors du cabaret.

—Au Mont-Gargan, répondit la mère Gaul.

—Ah ! ils ont des amis par là ? reprit l'agent en prenant la direction de ce quartier.

—Oui, un vieil ami.

—Sa profession ?

—Aubergiste.

—Son nom ?

—Le père Martel.

—Au Soleil d'or, n'est ce pas ?

—C'est ça.

—Je l'aurais parié, je me suis toujours défié de cette tête-là.

—Vous avez du nez.

—Ah ! il y a quelque chose sur son compte ?

—Oui, oui, quelques petites choses.

—Voyons.

—D'abord il ne s'appelle pas Martel, mais Rabasso ; puis il s'est évadé du bagne de Toulon, il y a deux ans, avec l'aide de Mayer et de Pascal, et enfin, s'il est veuf depuis six mois, c'est qu'il l'a bien voulu.

—Il aurait assassiné sa femme ?

—Je n'en ai pas de preuves, mais j'en mettrais ma main au feu.

—Parfait, madame Gaul, voilà des renseignements précieux.

—Oui, mais entendons-nous, mon vieux, pas de flouterie, vous direz que vous les tenez de moi.

—N'en doutez pas, madame Gaul ; mais venez donc ! Que faites-vous là !

—Je remets mon soulier, qui s'en va.

Au moment où la portière attachait sa chaussure, une jeune femme débouchait d'une des ruelles qui rayonnent autour du clos Saint-Marc, et aborda l'agent, qui avait ralenti le pas.

—Monsieur, lui dit-elle d'une voix qui trahissait une extrême faiblesse, voulez-vous m'indiquer le chemin pour aller à la gare de la rue Verte ?

Rochard allait lui donner cette indication, quand la mère Gaul le rejoignit.

A l'aspect de la portière, dont cependant il était difficile de distinguer les traits, car la rue était mal éclairée, la jeune femme jeta une faible exclamation et disparut dans la ruelle par laquelle elle était venue tout à l'heure.

—Tiens ! dit la mère Gaul, qu'est-ce qu'elle a donc, celle-là ? Elle se sauve comme une biche effarouchée.

—Oh ! je vois ce que c'est, dit Rochard, c'est une femme qui, sans doute, est en relation suivie avec la police ; elle m'a abordé sans savoir qui j'étais, puis elle n'aura reconnu, et c'est alors qu'elle a détalé sans attendre ma réponse.

Ils poursuivirent leur chemin.

Alors la jeune femme, revenue sur ses pas, se mit à les suivre de loin, en frôlant les maisons dans la crainte d'être aperçue d'eux. Heureusement pour elle, il y avait encore des passants dans le quartier populeux qu'ils traversaient, de sorte qu'il lui eût été facile d'échapper à leurs regards, en supposant qu'ils eussent eu quelque défiance.

Mais il n'en était rien, et ils arrivèrent au quai sans s'être retournés une seule fois.

Là, l'entreprise de la jeune femme devenait plus difficile ; la voie plus large, mieux éclairée, presque déserte, la laissait parfaitement en vue et permettait à ceux qu'elle suivait de la distinguer de très-loin.

Et pourtant elle était bien décidée à aller jusqu'au bout, quel que fût le danger.

A force de réfléchir au moyen de se rendre aussi peu visible que possible, elle parvint à trouver un expédient.

Son vêtement se composait d'une robe brune, d'un pardessus noir et d'un bonnet blanc.

Elle songea que le bonnet était seul le point lumineux qui pouvait la trahir, et enlevant son pardessus de ses épaules, elle le jeta sur sa tête, qui en fut entièrement couverte.

Puis un incident providentiel vint bientôt à son aide : un brouillard épais s'abattit rapidement sur les deux rives de la

Sono et devint on quelques minutes assez intense pour lui permettre de marcher sans danger à quinze ou vingt pas de la mère Gaul et de son compagnon.

Ils arrivèrent ainsi tous trois au Mont-Gargan, au delà du quel la côte Sainte-Catherine s'estompait sur le ciel sombre, comme un nuage gigantesque plus noir et plus compacte que les autres.

En entrant dans la grande rue du Mont-Gargan, Rochard et la mère Gaul ralentirent le pas et n'avancèrent plus qu'avec une certaine réserve, parlant à voix basse, prêtant l'oreille et étudiant le terrain du regard.

Tout à coup ils s'arrêtèrent tous deux en même temps et demeurèrent immobiles.

Ils écoutaient un bruit de pas qui retentissait à l'autre bout de la rue et semblait s'avancer de leur côté.

Ce bruit les inquiétait évidemment. La jeune femme le comprit, et supposant qu'ils pourraient rebrousser chemin pour éviter ou pour épier l'inconnu qui venait vers eux, elle courut se réfugier dans une maison en construction qui s'élevait à sa droite.

Il y faisait noir comme au fond d'une mine.

Elle était là depuis quelques secondes, accroupie dans une encoignure, quand des pas resonèrent à son oreille.

Elle écouta, en proie à une vive émotion, et bientôt elle vit deux individus pénétrer dans le refuge qu'elle venait de choisir elle-même.

C'étaient l'homme et la femme qu'elle avait suivis.

Elle les avait reconnus au moment où ils quittaient la rue pour se glisser dans la bâtisse.

Après avoir marché quelque temps à tâtons sur le sol inégal, semé de cailloux et de moellons, ils s'arrêtèrent enfin et s'assirent à trois pas d'elle sur une pierre de taille dont elle avait hésité elle-même à se faire un siège.

La jeune femme retint sa respiration, craignant même qu'à cette distance on n'entendit les battements de son cœur, qui bondissait dans sa poitrine.

—Je vous dis que c'est lui, dit alors la mère Gaul, je l'ai..

—Un instant, interrompit l'agent, les murs, même les murs neufs, peuvent avoir des oreilles, et partout où je me trouve, j'ai toujours l'habitude de faire une reconnaissance.

—En v'là une bêtise ! dit la mère Gaul, comment ! à cette heure, dans ce quartier, au milieu de ces moellons et de ces pierres de taille, vous croyez trouver quelqu'un ?

—Prudence est mère de sûreté, madame Gaul, n'oubliez jamais ce proverbe.

Et on entendit le crépitement que produit le frottement d'une allumette.

La jeune femme tremblait comme une fouille, dans le coin où elle s'était blottie.

Quel était cet homme et de quoi était-il capable ?

Voilà ce qu'elle se demandait avec une inexprimable épouvante.

Un moment, elle fut tentée de se lever et de s'élancer dans la rue.

Mais, en se levant, elle sentit que ses jambes se dérobaient sous elle, et, incapable de faire un pas, elle attendit avec résignation ce que le sort allait décider d'elle.

—Malédiction ! s'écria Rochard, après sept ou huit tentatives inutiles, le brouillard a pénétré toutes mes allumettes, impossible d'en faire prendre une.

—Je vous dis que votre idée n'a pas le sens commun, et que nous pouvons causer ici aussi sûrement que dans votre propre chambre, dit la mère Gaul.

—Causons donc, dit l'agent en jetant ses allumettes avec colère.

Il reprit :

—Ainsi vous croyez que c'est...

—Legrand ? oui. J'en suis sûre, quoique je l'ai à peine entrevu dans le brouillard. C'est que, voyez-vous, il y a une *casure* que je reconnaîtrais entre mille et à une lieue de distance.

—Oui, oui, murmura l'agent, qui donc, si ce n'est lui et ses complices, pourrait venir au Mont-Gargan, à l'auberge du Soleil d'or, par ce temps et à cette heure ?

—D'autant que c'est à cette heure et à cette auberge que je leur ai donné rendez-vous à tous trois, fit observer la mère Gaul.

—Vous avez raison ; c'est donc lui, il n'y a pas le moindre doute.

Il y eut une assez longue pause, pendant laquelle l'agent réfléchissait sans doute ; puis il reprit :

—Maintenant, voici ce que nous avons à faire. Vous allez vous présenter au Soleil d'or, où vous êtes attendue par l'aubergiste et par Legrand.

—Ça c'est simple comme bonjour ; après ?

—Toute la question en ce moment est de savoir si Pascal et Mayer ont précédé Legrand au rendez-vous, et si les trois complices sont réunis.

—Encore très-facile, ça ! Et s'ils sont là tous les trois ?

—Alors, vous les quittez sous prétexte d'aller manger à la cuisine, vous venez me prévenir, et vous filez à la préfecture, où vous racontez ce qui se passe, et d'où vous me ramenez quatre agents solides et bien armés.

—Je vais vous prévenir, mais où ? ici ?

—Non pas, j'ai trop peur de les perdre encore une fois ; je serai dans l'auberge même, où je veux m'installer pour mieux veiller sur mon trésor.

—Prenez garde, le père Martel est un vieux malin ; s'il soupçonne qui vous êtes, il n'aura rien de plus pressé que d'en faire part à Legrand et aux deux autres, et alors vous ne sortirez pas vivant de l'auberge, c'est moi qui vous le dis.

—Qui ne risque rien n'a rien ; j'y laisserai ma peau s'il le faut, mais je ne serais pas un homme si je laissais échapper l'occasion que le hasard me met dans les mains pour la seconde fois.

—Vous jouez gros jeu, Legrand est rusé comme une chouette et féroce comme un tigre, je vous en ai déjà prévenu.

—Bah ! ce n'est qu'un homme, après tout.

—Accompagné de trois autres, et pas plus doux que lui.

—Est-ce que notre vie ne se passe pas à lutter avec cette espèce-là ?

—Alors vous êtes bien décidé ?

—Très-décidé.

—Allons-y.

La mère Gaul se leva et se dirigea vers la rue, suivie de l'agent.

Une fois là, celui-ci resta en arrière, tandis que la portière allait frapper à l'auberge du Soleil d'or.

### III

#### L'AUBERGE DU SOLEIL D'OR.

Elle y fut reçue sans difficulté par le père Martel, et un instant après, comme nous l'avons vu, elle entra dans la chambre où l'attendaient Legrand, Mayer et Pascal.

Sur un signe de Legrand, la mère Gaul s'était assise près de la table autour de laquelle avaient pris place Pascal et Mayer.

Elle affectait un air dégagé, mais en même temps, elle suivait Legrand d'un air inquiet, et il lui semblait que jamais elle ne lui avait vu la physionomie si sombre.

En se rappelant tout le passé de cet homme qu'elle connaissait mieux que personne au monde, puisqu'elle était sa parente, en songeant à la perspicacité presque infailible, à la détermination froide et implacable dont il avait donné tant de preuves, elle ne pouvait s'empêcher de frémir intérieurement à la pensée de l'acte qu'elle venait d'accomplir.

Tout en se répétant qu'il était impossible que Legrand eût le moindre soupçon du rôle qu'elle jouait en ce moment et du piège qu'elle venait de lui préparer, elle ne pouvait s'empêcher de trembler chaque fois que son regard rencontrait celui de son terrible cousin.

Legrand attendit quelques instants avant de prendre la parole, car l'orage qui menaçait depuis une heure venait d'écla-

ter tout à coup, et deux bruits dominaient tout en ce moment : le vent qui s'engouffrait avec des sifflements sinistres dans la longue rue du Mont-Gargan, et la pluie qui grésillait avec rage contre les vitres.

Il y avait je ne sais quelle sombre et funeste harmonie entre la tempête du dehors, avec son ciel noir, ses torrents de pluie, ses clameurs de djinns, et le tableau qu'offrait l'intérieur de cette chambre nue et froide, avec sa maigre chandelle, ses trois têtes de bandits et la face plus effrayante encore de cette vieille dont chaque ride semblait déceler un vice.

Quand la tempête se fut un peu calmée, Legrand s'approcha de la table autour de laquelle étaient assis ses deux complices et sa cousine Madelon, et s'adressant à celle-ci :

— Voyons, cousine, nous t'écouterons : quel est donc le danger qui nous menaçait à Paris, et qui t'a décidée à venir à Rouen, à trente-cinq lieues de ta loge ?

Et Legrand, assis juste en face d'elle, les deux coudes sur la table, la regardait fixement dans le blanc des yeux.

C'était assez sa coutume ; mais en ce moment, ce regard embarrassait vivement la portière.

— Voilà ce que c'est, répondit-elle ; faut vous dire qu'il y a quelques jours, un vol considérable a été commis chez un notaire des Batignolles, au No 75 de la rue des Dames. Le lendemain du coup, c'était vers les sept heures, j'étais en train de roupiller dans mon fauteuil, comme c'est mon habitude après dîner, quand je vois arriver madame Bâtardeau qui fait *éruption* dans ma loge comme une *trompe*.

— Madame Gaul, qu'elle me dit, savez-vous ce qui se passe ?

— Je le saurai quand vous me l'aurez dit, que je réponds.

— Eh bien, il paraît qu'un vol a été *perpétué* la nuit dernière chez le notaire, à cinquante pas d'ici.

— Ça prouve qu'il avait de quoi, que je réplique ; je m'en moque comme de Colin-Tampon : les voleurs ne me feront jamais l'honneur de visiter ma loge. \*

— Ce n'est pas ce qu'on dit.

— Hein ? que je me récrie.

— Pour lors, madame Bâtardeau m'apprend qu'un agent, parlant du vol devant son neveu, qui occupe la position de clerc de commissaire aux Batignolles, avait signalé ma loge comme un repaire de brigands ; qu'il avait été décidé qu'on la surveillerait, et qu'on y saisirait tout individu suspect qui serait vu rôdant autour de la maison, comme ça arrivait fréquemment. Voilà pourquoi je vous ai donné rendez-vous à Rouen, chez un ami.

La mère Gaul avait débité cette histoire tout d'une haleine, comme un conte appris par cœur.

— Bon ! voilà pour le danger, dit Legrand, le regard obstinément fixé sur sa cousine ; dis-nous maintenant qu'elle est la grande affaire que tu as à nous communiquer.

— Un coup de quatre-vingt mille francs, rien que ça, une brave dame qui m'a été recommandée et envoyée de Tours par le femme à Pascal, qui me confie toutes ses affaires comme à une amie de cœur, que j'ai toujours là, sous la main, attendu qu'elle loge dans ma maison, et qui me dira tout naïvement le jour où elle ira toucher la somme, de sorte que c'est comme si nous la tenions déjà.

— Bien, très-bien, tout ça est à merveille, dit Legrand avec une impassibilité qui accrût encore l'inquiétude de la portière.

Puis se tournant brusquement vers ses deux complices :

— A présent, leur dit-il, parlons d'autre chose. Vous savez maintenant pourquoi nous nous sommes arrêtés à Rouen au lieu de filer tout droit sur Paris ; j'avais des raisons sérieuses, celles que vous venez d'entendre, et il m'était impossible de prévoir, en restant ici pour éviter le danger qui nous attendait là-bas, que nous allions tomber, comme on dit, de Charybde en Scylla. Mais il ne suffit pas de dire en face du péril : Ce n'est pas ma faute ! Non, il y a autre chose à faire, et je le ferai. Un homme, un seul, nous soupçonne ; cet homme nous a suivis, nous a étudiés, nous connaît parfaitement tous les trois ; il est donc pour nous un danger perpétuel tant qu'il existe : c'est pourquoi il faut qu'il disparaisse.

Pascal et Mayer tressaillirent.

— Notre salut l'exige, et je m'en charge, reprit froidement Legrand.

Il ajouta avec une sombre ironie :

— Je m'en charge seul, rassurez-vous. Vous partirez tous deux au point du jour pour Paris ; moi, je reste, et quand je vous rejoindrai, ce qui ne sera pas long, le danger aura disparu, j'aurai mis notre homme dans l'impossibilité de parler, je vous en donne ma parole.

Il garda quelques instants le silence, subitement envahi par une pensée qui donna à son regard une fixité sinistre.

Puis se levant brusquement et se croisant les bras, il s'écria avec un mélange d'ironie et de colère :

— Et quand vous serez débarrassés de celui qui, d'un seul mot, peut nous envoyer tous les trois à la guillotine, vous vous croirez sauvés, n'est-ce pas ?

— Sans doute, répondit Pascal en le regardant avec surprise.

Legrand eut un ricanement sauvage, plein de violence et de dédain.

— Et si je vous disais, reprit-il d'une voix frémissante, si je vous disais que le péril qui vous glace d'épouvante et auquel je m'engage à vous soustraire, n'est rien en comparaison de celui qui est suspendu sur notre tête à tous depuis trois jours, sans que vous l'avez soupçonné ?

— Que veux-tu dire ? lui demanda Pascal avec inquiétude.

— Ce que je veux dire, s'écria Legrand, dont les traits pâles et contractés étaient effrayants à voir, attendez, vous allez le savoir tout de suite.

Il courut à la fenêtre, l'ouvrit et ferma les volets.

Pascal et Mayer le regardaient faire, en proie à une vague anxiété.

Quant à la mère Gaul, elle tremblait sans savoir pourquoi.

Lorsque Legrand eut fermé les volets et la fenêtre avec des précautions qui redoublèrent encore la terreur inexplicable dont la portière se sentait saisie, il revint près de ses deux compagnons, tira son couteau de sa poche, le posa tout ouvert sur la table, et s'adressant à ceux-ci :

— Savez-vous ce qui s'est passé à Paris, il y a trois jours ? Non, n'est-ce pas ? Mais je le sais, moi, votre chef, moi qui ai répondu de votre tête sur la mienne. Eh bien, il y a trois jours, nous avons été trahis par l'un des nôtres, qui, après avoir révélé l'existence de notre association, a donné nos trois noms à la police et l'a lancée à Caen sur nos talons.

A cette foudroyante révélation, Mayer et Pascal restèrent atterrés.

La mère Gaul, elle, eut un éblouissement, et elle se retint à la table, croyant qu'elle allait tomber en arrière, frappée d'apoplexie.

Et pourtant elle se disait tout bas :

— C'est impossible !... il ne peut pas savoir... il s'agit d'un autre.

Il s'était fait un silence solennel ; on eût pu entendre les battements de ces quatre cœurs.

— Et le misérable qui nous a vendu ? demanda Pascal, dont les paroles pouvaient à peine passer à travers ses dents, serrées l'une contre l'autre.

Legrand promena lentement son regard autour de lui, puis il répondit avec un calme plus effrayant encore que sa colère :

— Il est ici.

La mère Gaul se sentit défaillir.

Cette fois, il n'y avait pas à s'y tromper, c'était d'elle que voulait parler Legrand.

A cette pensée, elle fut un moment tentée de se lever, de bondir vers la porte et d'appeler à l'aide.

Mais une réflexion, toujours la même, la retint à sa place et lui rendit quelque sang-froid.

Il ne savait rien, c'était impossible, et il ne pouvait apporter contre elle que des suppositions, qu'elle était bien résolue à repousser par les plus énergiques dénégations.

— Mais, dit Pascal, nous sommes quatre ici, et la personne qui était à Paris il y a trois jours, c'est la cousine Madelon, c'est ta parente.

—Vous avez nommé le traître, répliqua froidement Legrand.

—C'est faux ! c'est faux ! s'écria la mère Gaul avec une indignation parfaitement jouée.

Et la main violemment tendue vers Legrand, elle ajouta avec feu :

—Une preuve ! je te défie de donner une preuve !

Un sourire calme et cruel se dessina sur les lèvres de Legrand.

Puis il tira de sa poche un papier plié en deux, l'ouvrit et le présenta à la portière en disant :

—Connais-tu cette écriture, cousine Madelon ?

La foudre tombant à ses pieds n'eût pas produit sur la mère Gaul un effet plus terrible que la vue de ce papier.

C'était celui sur lequel elle avait écrit pour l'agent Bidot, qui les avait emportés, les trois noms, Legrand, Pascal et Mayer.

Ces trois noms, ils étaient là, sous ses yeux, et elle ne pouvait y croire.

Et pourtant, si inexplicable que lui parût ce fait, il était impossible d'en douter.

C'était bien le papier dont elle s'était servie, et elle reconnaissait parfaitement son écriture, qu'il était d'ailleurs impossible de confondre avec aucune autre.

Elle voulut parler, mais ses lèvres s'agitèrent convulsivement sans pouvoir proférer une syllabe.

Elle leva machinalement son regard sur Legrand.

Alors elle pâlit affreusement.

Elle venait de lire son arrêt dans ses yeux.

#### IV

##### LE JUGEMENT.

Sachons maintenant ce qui se passait en dehors de l'auberge.

Dans la crainte d'éveiller la défiance de l'aubergiste, l'agent Rochard avait décidé de n'aller frapper à sa porte qu'un quart d'heure après l'entrée de la mère Gaul, et pendant ce temps il était resté héroïquement exposé à la pluie torrentielle qui, en un instant, avait fait de la rue, un petit lac, clopotant et miroitant dans l'ombre.

A vingt pas derrière lui, la jeune femme qui, tapie dans un coin de la bâtisse, avait entendu tout son entretien avec la portière, se tenait collée contre une porte, où elle demeurerait immobile, quoiqu'elle fût trempée des pieds à la tête.

Le quart d'heure écoulé, l'agent alla frapper à la porte de l'auberge.

La jeune femme quitta sa cachette et se rapprocha de lui en glissant le long des maisons avec tant de lenteur et de prudence qu'il eût été impossible de distinguer sa marche à travers la brume et la pluie qui augmentait encore l'épaisseur des ténébres.

L'agent avait frappé fort : cependant personne ne lui répondit, et nul bruit ne se fit entendre à l'intérieur.

Il recommença.

Même silence ; il semblait que tout le monde dans l'auberge fût plongé dans le profond plus sommeil.

Convaincu du contraire, Rochard se mit à exécuter sur la porte un roulement continu, s'arrêtant de temps à autre pour appeler l'aubergiste et le supplier d'ouvrir à un pauvre voyageur trempé jusqu'aux os et disposé à payer largement un gîte et un bon lit.

L'aubergiste du Soleil d'or continua à ne pas donner signe de vie.

—C'est un parti pris, murmura la jeune femme, et pourtant moi aussi il faut que j'entre... Moi d'abord, l'agent ensuite, et si je réussis à cela, tout est sauvé.

Elle ajouta après un silence :

—Mais comment entrer malgré l'aubergiste et sans être vue de l'agent ?

Elle n'était plus qu'à cinq ou six pas de Rochard, glissant comme une ombre et frôlant toujours les maisons, quand tout à coup sa main rencontra le vide.

Elle regarda.

C'était une ruelle qui longeait l'auberge du Soleil d'or.

Elle s'y glissa, et, un instant après, elle était derrière la maison.

Elle se mit à étudier à tâtons et reconnut la présence d'une vigne dont les rameaux devaient sillonner le mur de haut en bas.

Après un moment de réflexion, son parti fut pris.

—Allons, dit-elle, il y va de sa tête à lui et du sort de toute la bande.

Et, s'accrochant aux rameaux, elle se mit à gravir le mur en s'aidant des pieds et des mains.

Après quelques minutes de cette périlleuse ascension, elle arrivait à une lucarne ouverte sous les combles, c'est-à-dire à la hauteur du deuxième étage.

La vigne craquait sous ses pieds, et, de temps à autre, elle fléchissait et s'inclinait en arrière d'une façon inquiétante.

Enfin la jeune femme posa la main sur le bord de la lucarne, qui n'était pas fermée.

Elle allait s'y engager, quand un cri terrible, déchirant comme un cri d'agonie, domina tout à coup les sifflements de la tempête.

C'était un cri de femme, et il partait de l'intérieur de l'auberge.

L'expression en était si horrible, que la jeune femme en éprouva une commotion et faillit tomber à la renverse.

Heureusement, elle put se retenir à temps à la lucarne, par laquelle elle disparaissait bientôt, en murmurant avec épouvante :

—C'est la voix de la cousine Madelon. Grand Dieu ! que lui ont-ils donc fait ?

Voici ce qui se passait dans la chambre où se trouvaient réunis Legrand, Pascal et la mère Gaul.

Après que Legrand eut mit sous les yeux de la portière le papier sur lequel étaient inscrits, de sa propre main, son nom et celui de ses deux complices, il s'était fait un long et solennel silence.

Immuable, la tête basse et l'œil hagard, la mère Gaul était comme écrasée sous le poids de ce témoignage éclatant et palpable de sa trahison.

Et le regard de Legrand, froid et implacable, lui avait appris qu'elle était condamnée sans rémission.

Cependant un espoir lui restait.

C'était l'agent Rochard.

Il était là, à la porte de l'auberge, sous cette fenêtre.

Un cri pouvait l'avertir du danger qu'elle courait.

Cependant ce cri, elle hésitait à le pousser. D'abord il pouvait être le signal de sa mort.

Et puis serait-il entendu à travers ces volets que Legrand avait eu la précaution de fermer, au milieu des mugissements de la tempête qui fouettait l'air en hurlant comme un vol de damnés !

Elle se taisait, éperdue et tremblante sous le regard de Legrand qu'elle sentait peser sur sa tête, sanglant comme celui du tigre.

—Vous le voyez, dit enfin Legrand à Pascal et à l'Allemand, devant cette preuve elle n'a rien à répliquer, elle courbe la tête, elle avoue sa trahison. Elle a livré à la police nos trois têtes d'abord, puis la liberté de tous les autres, de tous sans exception, car elle avait la liste de tous les membres de l'association.

Il fit une pause, puis il reprit :

—Et maintenant, que faut-il faire de cette femme qui n'a pas hésité à nous envoyer à la guillotine ?

—Elle mérite la mort, dit Pascal d'une voix nette et décidée.

—Et toi, Mayer ? demanda Legrand à l'Allemand.

La cousine Madelon tourna vers Mayer un regard éperdu, plein d'angoisses et de supplications.

—La mort ! la mort ! murmura Mayer ça demande réflexion ; elle l'a méritée, je ne dis pas ; mais, merci ! j'ai assez d'un cadavre dans mon dossier.

—Imbécile ! lui dit Pascal, un ou deux, est-ce que ce n'est pas la même chose pour la justice ?

—Assez ! cria Legrand avec violence ; moi, moi, j'ai fait un serment, celui d'éventrer de ma main celui qui nous trahirait, quel qu'il fût, et ce serment, je le tiendrai. Comment ! cette femme nous a vendus, elle a donné à la police tous les renseignements nécessaires pour que pas un de nous ne lui échappe, pour gagner la récompense qu'on lui a promise ; elle ira naturellement jusqu'au bout et viendra donner à la justice toutes les preuves dont on aura besoin pour nous faire couper la tête, et vous hésitez à vous débarrasser d'un tel traître et d'un tel témoin ! Ah ! vous voulez donc attendre qu'elle vous ait mis face à face avec le couperet de la guillotine ! Oh ! alors vous vous repentirez de l'avoir laissé vivre ! il sera bien temps ! mais si c'est là votre avis, ce n'est pas le mien.

Puis, saisissant brusquement son couteau sur la table et se levant d'un bond :

—Allons, cousine Madelon, il faut mourir, s'écria-t-il en brandissant son arme.

La mère Gaul jeta un cri et voulut s'élançer vers la fenêtre. Son intention était d'en briser les vitres et de faire comprendre ainsi à Rochard, qui devait être là, l'imminence du danger qui la menaçait en ce moment.

Mais elle trouva sur son chemin Pascal qui, la saisissant par le cou, la repoussa brutalement en arrière.

La malheureuse faillit rouler sur le sol.

Elle ne se serait pas relevée.

Elle le comprit, et par un effort surhumain elle parvint à garder son équilibre et à se redresser.

Alors, les traits livides, défigurés par l'épouvante, elle promena autour d'elle ce regard troublé, vitreux, affolé du cerf qui, haletant, à bout de forces, cherche vainement un refuge contre la meute implacable.

En face d'elle se dressait Legrand, son couteau à la main. A sa droite, et près de la fenêtre, Pascal sombre et résolu.

A gauche et lui barrant le chemin de la porte, Mayer qui, lui aussi, semblait avoir compris, comme ses deux compagnons, la nécessité de sa mort.

Enfin, de quelque côté que se tournât son regard, nul espoir de salut.

Partout un ennemi, un meurtrier. Impossible de se faire illusion ; c'était la mort, une mort sanglante, horrible, inévitable.

La malheureuse n'en douta pas un instant, et à cette affreuse conviction, il lui sembla déjà que son sang se figeait dans ses veines.

Cependant, cédant à ce mouvement instinctif et machinal que communique à tout être l'horreur de la mort, elle courut se blottir dans un angle de la chambre et s'y roula sur elle-même, comme si, de même que le hérisson, elle eût espéré se soustraire ainsi aux coups de ses ennemis.

—Je pourrais facilement en finir à moi seul, dit alors Legrand à ses deux compagnons ; mais il faut que nous soyons de l'affaire tous les trois, c'est le seul moyen de compter les uns sur les autres en cas de malheur : vous comprenez ça, n'est-ce pas ?

—C'est compris. Que faut-il faire ? dit Pascal.

—Vous allez l'enlever de là tous les deux.

—Bien.

—Vous l'étendrez sur la table.

—Après ?

—Mayer lui tiendra les bras.

—Et moi ?

—Toi, tu lui appuieras ton mouchoir sur la bouche pour l'empêcher de crier.

—Et puis ?

—Le reste me regarde ; je lui enfoncerai cette lame dans la poitrine, et soyez tranquilles, je m'y connais, je toucherai au bon endroit.

Et faisant un signe :

—Allons, finissons-en !

Mayer et Pascal s'élançèrent sur la mère Gaul, et, malgré l'énergie avec laquelle elle se débattait entre leurs mains, elle

se trouva biontôt étendue sur la table, dans l'impossibilité de crier et de se défendre.

Quand il la vit en cet état, Legrand s'avança lentement vers elle en serrant avec force son long couteau catalan.

A cet aspect, la cousine Madelon se tordit avec une telle furie, qu'elle força Pascal à lâcher prise un instant.

C'est alors qu'elle poussa le cri aigu dont l'accent désespéré avait fait frissonner la jeune femme.

## V

## OU LA COUSINE MADELON PASSE UN MAUVAIS QUART D'HEURE

Le cri de détresse de la cousine Madelon avait retenti jusqu'aux oreilles de Martel, qui, assis en ce moment dans sa cuisine, écoutait avec la plus profonde indifférence les supplications et les promesses du voyageur assailli par l'orage.

Malgré la carapace d'insensibilité qui enveloppait son cœur et le rendait inaccessible à tout sentiment humain, lui aussi tressaillit à l'accent si profondément pénétrant de cette voix qui semblait jeter à la création un adieu suprême.

L'impression qu'il ressentit fut assez forte pour le résoudre à quitter le vieux fauteuil où il restait enfoui tous les soirs, occupé à calculer mentalement les bénéfices que lui rapportait son auberge et qu'il n'avait plus à partager avec sa femme.

Il se leva, prit le chandelier de fer dans lequel se consumait un bout de chandelle jaune, et se dirigea vers l'escalier qu'il se mit à gravir en maudissant ceux qui le dérangent au milieu de ses rêves et de ses combinaisons d'avare.

Il avait fait quelques pas dans le long corridor sur lequel donnait la chambre de ses anciens amis, lorsqu'il vit une femme s'avancer du côté opposé.

Stupéfait et presque effrayé de cette fantastique apparition, il allait lui demander l'explication de sa présence dans son auberge, dont il était bien sûr de ne lui avoir pas ouvert la porte, quand l'inconnue vint droit à lui, en lui adressant la parole d'une voix brève et émue :

—La chambre de Legrand et de ses camarades ? lui demanda-t-elle.

—Mais qui êtes-vous d'abord ? lui répliqua l'aubergiste, et comment...

—Oh ! je m'expliquerai tout à l'heure ; mais montrez-moi vite la chambre de Legrand ; il y va de sa vie et de la vôtre peut-être, père Martel.

—De la mienne, dit Martel d'un air inquiet.

Et montrant une porte :

—Là, dit-il à la jeune femme.

Celle-ci frappa cinq ou six coups précipités.

—Legrand, reprit-elle, ouvre vite, c'est moi, moi, Marguerite.

—Marguerite ! répéta à l'intérieur la voix de Legrand.

—Vous êtes perdus tous les trois si je ne vous parle à l'instant ; hâte-toi donc.

La porte s'ouvrit aussitôt.

Marguerite entra, et avec elle l'aubergiste auquel elle avait fait signe de la suivre.

—Vous ne savez pas ce qui se passe, vous autres ! s'écria-t-elle, en enveloppant d'un regard les trois bandits groupés en face d'elle. Eh bien, apprenez donc que nous sommes tous trahis. La cousine Madelon nous a vendus à la police.

—Je sais cela, Marguerite, répondit Legrand avec un froid sourire.

—Tu sais cela ! dit Marguerite stupéfaite.

Elle reprit :

—Mais ce que tu ignores, c'est qu'elle a désigné à l'agent la ville où vous vous trouvez réunis à cette heure ; c'est qu'elle lui a donné vos trois noms écrits de sa main.

—Les voici, dit tranquillement Legrand en tirant de sa poche le papier dont la seule vue avait foudroyé la mère Gaul. Marguerite était anéantie.

—Mais, balbutia-t-elle, comment se fait-il que ces trois noms remis par elle à l'agent, car j'ai tout vu se trouvent aujourd'hui...

—Dans ma poche ? Ça, c'est mon secret, mais cela prouve

que j'ai l'œil partout à la fois, que ma surveillance embrasse du même coup tous les points et tous les individus, et que si je laissais abandonné à elle-même la bande qui m'a pris pour chef, tous ceux qui la composent peuplèrent depuis longtemps les bagnes et les prisons du gouvernement.

Il y avait beaucoup d'orgueil dans cette prétention, mais elle se trouvait justifiée en ce moment même d'une façon si éclatante, et pour ainsi dire si miraculeuse, qu'elle s'imposait tout naturellement à ceux devant qui elle était exprimée, et que le prestige déjà conquis par Legrand sur ses compagnons s'en accrût considérablement.

—Est-ce tout ce que tu avais à m'apprendre, Marguerite ? demanda Legrand à la jeune femme, et est-ce là la seule cause de ta terreur ?

—Oh ! non, il y a bien autre chose, dit Marguerite d'une voix émue.

Elle ajouta en baissant la voix :

—Est-ce que la cousine Madelon n'est pas ici ?

Sans répondre à cette question, Legrand lui désigna un coin de la chambre.

Marguerite porta ses regards de ce côté, et là elle aperçut une femme si étrangement pelotonnée sur elle-même, qu'elle n'avait plus forme humaine.

—Est-ce une femme ou un cadavre ? demanda la jeune fille avec inquiétude.

—C'est encore une femme, répondit Legrand ; mais si tu avais tardé seulement une minute de plus, elle avait son compte.

Marguerite alors s'approcha de la mère Gaul, mais à son aspect elle fut saisie d'horreur.

L'épouvante qui avait bouleversé tout son être au moment où elle avait vu briller au-dessus d'elle le couteau qui allait s'enfoncer dans sa poitrine, cette épouvante était restée figée sur sa face, qu'elle avait transfigurée.

La terreur éclatait, horrible, fulgurante, dans chaque ligne de cette tête, dont les traits contractés, grimaçants, violemment tendus, étaient devenus subitement méconnaissables.

On eût dit qu'un de ces masques dont se servaient les comédiens de l'antiquité venait d'être posé sur le visage de cette femme.

Et puis tout son corps était agité de secousses si violentes, que Marguerite crut un instant qu'elle était en proie à une attaque d'épilepsie.

Enfin, son regard vitreux, hagard, inconscient, regardait dans le vide avec une fixité effrayante.

—Mais elle est folle ! s'écria Marguerite.

—Non, c'est la peur, ça va se calmer ; la machine va se refroidir et s'arrêter peu à peu.

Puis la regardant fixement :

—Mais voyons, parle, qu'y a-t-il encore ?

—En quittant la gare de la rue Verte, tu es allée te cacher dans un cabaret du quartier Martinville, n'est-ce pas ?

—Avec Pascal et Mayer, oui.

—Et, il y a une heure, tu quittais ce quartier pour te rendre ici, au Mont-Gargan ?

—C'est vrai.

—Eh bien, il y a également une heure environ, un homme et une femme, qui vous avaient suivis tous les trois pas à pas, depuis la gare jusqu'au cabaret où vous vous croyiez bien cachés, bien inconnus, partaient après toi du quartier Martinville pour vous rejoindre tous ici, à l'auberge du Soleil d'or.

—Mais ils savaient donc ?

—Tout, car la femme était la cousine Madelon, qui avait son plan en vous donnant rendez-vous ici.

—Et l'homme ? demanda Legrand.

—L'homme était un mouchard.

—Et je ne l'ai pas tuée ! s'écria Legrand, les dents serrées et la voix sifflante.

—Heureusement ! répliqua Marguerite.

—Que veux-tu dire ?

—Je veux dire que c'était inutile, tandis que l'agent...

—Qu'est-il devenu ?

—Il est là, à la porte de l'auberge.

—J'y suis, dit le père Martel, ce voyageur qui frappe depuis dix minutes...

—C'est lui.

—Du diable si je lui ouvrirai.

—Au contraire, il faut le faire entrer, et plus vite que ça, dit Marguerite.

—Je ne comprends pas.

—C'est pourtant bien simple : si vous le laissez dehors, il court chercher du renfort à la police, et nous sommes tous pincés, vous aussi, père Martel, car il connaît votre vrai nom de Rabasse, votre qualité de forçat, votre fuite de Toulon, et je ne sais quels potins sur la mort un peu précipitée de votre femme.

—Il sait tout ça ! balbutia l'aubergiste en pâlisant.

—Oui, la cousine Madelon, qui est d'un naturel confiant, n'a eu rien de caché pour lui.

—La mauvaise bête ! s'écria le père Martel en levant son chandelier de fer sur la mère Gaul.

Mais Marguerite l'arrêta.

Puis elle reprit :

—Heureusement j'étais là, cachée dans un coin de la bâtisse où ils manigançaient leurs affaires, et j'ai tout entendu.

La mère Gaul, qui commençait à recouvrer quelque lucidité d'esprit, tourna vivement la tête du côté de Marguerite.

—Ça te chiffonne, ça, la vieille, lui dit celle-ci ; eh bien, j'étais là, et c'est une fière chance, car sans moi il y aurait eu des têtes coupées, de pauvres gens au pré, des femmes et des enfants sur la paille.

—Tandis qu'il n'y aura qu'un mouchard de refroidi, s'écria Legrand.

Et se tournant vers l'aubergiste :

—Marguerite a raison, il faut qu'il entre ; va lui ouvrir et amène-le ici, en lui disant que c'est la plus belle chambre de la cambuse.

—Ah ! mais non, pas dans mon auberge, objecta vivement le père Martel ; un mouchard tué chez moi ! merci, ça n'arrangerait pas mes affaires auprès de la police. Butte-le, si c'est ton idée, je ne m'y oppose pas ; au contraire, ça me va, vu qu'il en sait trop long, et que c'est le seul moyen de lui faire taire son bec, mais du sang dans mon domicile, et surtout du sang de la rousse, jamais, c'est trop malsain.

—En voilà des superstitions ! dit Pascal en haussant les épaules.

—Il a raison, dit brusquement Legrand.

Il réfléchit quelques instants, puis s'adressant à l'aubergiste :

—J'ai un autre plan, lui dit-il ; va ouvrir à cet homme ; l'essentiel est de le tenir.

—Et il ne sera rien fait dans mon auberge ? insista rudement le père Martel.

—Rien, je te le promets.

—Bon ! en ce cas je vais insinuer notre homme dans la maison, et je lui donne une chambre où il aura le droit de s'enfermer.

Il s'éloigna rapidement, et un instant après il ouvrait la porte de son auberge.

Aussitôt un homme s'élança dans la cuisine en poussant un soupir de satisfaction.

C'était Rochard.

Ses vêtements ruisselaient comme si on l'eût tiré de la Seine.

En un clin d'œil il eut autour de lui une petite mare d'eau.

—Qu'est-ce qu'il faut à monsieur ? lui demanda tranquillement le père Martel.

—Sapristi ! vous le voyez bien, répondit l'agent, il me faut un bon lit où je puisse me sécher, me réchauffer et dormir.

—Eh bien, suivez-moi.

Il installait bientôt Rochard dans une chambre, où celui-ci s'enfermait à double tour en murmurant :

—Allons, ça va bien, et maintenant, pourvu que la cousine Madelon ne se fasse pas trop attendre.

## VI

## UNE SURPRISE

Quand l'aubergiste se fut retiré, Pascal dit à Legrand, en lui montrant la mère Gaul toujours pelotonnée dans son coin :  
—Quelle est ton idée à son sujet après ce que nous venons d'apprendre ?

—Mon idée ou plutôt ma volonté est de lui faire grâce, répondit Legrand.

—Tant mieux, dit Mayer, ça me va, mais ça m'étonne, puisque ton cas est dix fois plus grave que tout à l'heure quand tu allais la saigner.

—Je t'ai dit que j'avais mon idée, répliqua brusquement Legrand ; attends que je te la fasse connaître pour me juger.

Ton idée peut être bonne, je ne dis pas, dit à son tour Pascal ; mais si nous laissons vivre cette vieille misérable, qui sera toujours pour nous un danger, qu'allons-nous en faire ?

—C'est très-simple, répondit Legrand, nous la renverrons à Paris, dans sa loge de la rue des Dames, où elle peut toujours nous rendre de grands services.

Mayer et Pascal se regardèrent stupéfaits.

—Alors, dit Pascal, autant la prier tout de suite d'aller nous dénoncer à la préfecture, et elle n'attendra pas ta permission pour ça, tu peux y compter.

—Pascal a raison ; où as-tu donc l'esprit ? demanda à son tour Marguerite.

La mère Gaul, qui avait repris son calme et l'usage de ses facultés, écoutait cette discussion avec une attention inquiète.

Qui l'eût observée en ce moment eût distingué sur ses traits encore altérés un ardent désir de vengeance.

Après une longue pause, Legrand reprit, comme s'il n'eût pas entendu les objections qui venaient de lui être faites :

—Maintenant, il faut que je vous dise mon plan au sujet du mouchard. Le père Martel s'oppose à ce qu'il soit saigné ici, et je le comprends, vu ses malheurs passés ; il faut donc trouver un autre moyen. Eh bien, voilà mon idée : dans quelques heures, au point du jour, la cousine Madelon, dont notre homme attend la visite dans sa chambre, s'y rendra sur la pointe des pieds, sans bruit, aussi mystérieusement que possible, pour bien le convaincre qu'elle se cache de nous.

Pascal, Mayer et Marguerite se regardaient en écoutant l'exposition de ce plan, et ils semblaient frappés de stupeur.

—Va toujours, dit Pascal à Legrand, tu m'intéresses.

Legrand poursuivit sans paraître s'apercevoir du ton gouailleur de son complice :

—Alors, voici le conte qu'elle lui fera : Nous ne soupçonnons rien de ce qui s'est passé entre elle et lui, nous restons à Rouen, où nous avons un coup à faire la nuit prochaine ; mais demain, en attendant le moment de travailler, nous voulons parcourir la ville en amateurs, après avoir d'abord visité Bon-Secours, situé à vingt minutes de chemin de cette auberge. Or, c'est pendant cette promenade qu'il lui sera facile de nous filer de loin et de nous faire pincer tous les trois quand nous serons au beau milieu de la ville.

—Très-joli ! très-joli ! dit Pascal d'un ton ironique ; après ?

—La cousine Madelon confie, en outre, à notre agent, que nous devons sortir de l'auberge séparément, pour éviter d'être remarqués, et que nous devons nous retrouver tous au haut de la côte Sainte-Catherine, pour, de là, nous rendre ensemble à Bon-Secours. Elle le décide sans peine à se trouver en même temps que nous à ce rendez-vous, à ne plus nous quitter à partir de ce moment, et une fois dans Rouen, à saisir le moment qui lui sera le plus favorable pour nous faire empoigner.

—Et puis ? fit Pascal.

—Et puis tout se passera comme je viens de le dire.

—Et la cousine Madelon ?

—Se mettra à la disposition du mouchard et sortira de l'auberge avec lui quand nous l'aurons tous quittée, l'un après l'autre.

—Et tu seras complètement rassuré à son égard ?

—Complètement.

—Tu la croiras incapable de s'entendre avec l'agent et de nous trahir ?

—Je répondrais d'elle comme de Marguerite.

—Pour le coup, s'écria Pascal en se levant brusquement, la tête n'y est plus, t'as la boussole détraquée, mon vieux.

—En effet, ajouta Marguerite.

Et s'adressant à Legrand :

—Comment ! lui dit-elle, la cousine Madelon nous a trahis deux fois coup sur coup, une fois à Paris et l'autre à Rouen, et malgré ça tu veux encore...

—Assez, rit tranquillement Legrand.

Puis se tournant vers la mère Gaul, qui, l'oreille tendue, n'avait pas perdu un mot de ce projet :

—Eh bien, cousine, lui dit-il, tu as entendu, ça te va-t-il ? To sens-tu capable de jouer ce rôle-là, et peut-on compter sur toi ?

La mère Gaul se leva, s'approcha de la table, et modérant avec peine la joie immenso qui débordait de son cœur haineux :

—Oui, dit-elle d'une voix émue, oui, vous pouvez tous compter sur moi, foi de femme Gaul.

—Tu ne voudrais pas nous tromper une troisième fois ?

—Incapable ! oh ! je le jure !

—Le jurerais-tu sur ce que tu as de plus cher ?

—Sur tout ce que tu voudras.

—C'est bien, attends-moi là.

Il alla ouvrir la porte et sortit.

—Où diable peut-il aller ? demanda Pascal à Marguerite.

—Je ne m'en doute pas, répondit celle-ci.

La mère Gaul était inquiète.

Tant de confiance et de crédulité chez un homme aussi roublard que Legrand l'avait profondément étonnée, et maintenant elle se demandait avec une secrète terreur si cette sortie ne cachait pas quelque piège.

L'absence de Legrand dura très-peu de temps.

Il rentra au bout de dix minutes. Il était seul, et son visage exprimait toujours le même calme.

Mais la mère Gaul, qui s'inquiétait de tout, remarqua qu'il avait laissé la porte entr'ouverte.

Pourquoi ?

—Cousine Madelon, lui dit Legrand, tu nous as mis tous à deux doigts de notre perte ; sans Marguerite, nous serions tous les trois à l'ombre dans quelques heures, et avant deux mois à la station de la Roquette, fichue station, dix minutes d'arrêt, avec correspondance pour l'éternité, et c'est pas ta faute si nous avons manqué le train. Eh bien, malgré ça, malgré tout ce que peuvent dire Mayer et Pascal, c'est encore à toi que je veux confier notre sort et celui de toute la bande. Tout à l'heure, seule avec l'agent, il dépendra de toi de nous perdre ou de nous sauver, de toi seule, et pourtant je n'hésite pas, je m'en rapporte à toi comme si tu nous avais donné les plus grandes preuves de fidélité au lieu de nous trahir deux fois, et je ne veux d'autre garantie que ton serment.

—Oh ! vous pouvez vous fier à moi, s'écria la mère Gaul avec chaleur.

—Mais moi, je ne veux pas, s'écria Pascal ; son premier soin, aussitôt avec l'agent, va être de nous faire pincer, c'est clair comme le jour.

—Pascal a raison, dit Mayer, c'est de la folie.

—Laissez-moi dire jusqu'au bout avant de parler, répliqua Legrand.

Puis se tournant vers la mère Gaul, qui attendait avec des signes d'impatience et d'angoisse :

—Moi, je te le répète, j'aurai autant de confiance en toi qu'en Marguerite quand tu nous aura juré, sur ce que tu as de plus cher, de nous servir fidèlement.

—Sur ce que j'ai de plus cher ! s'écria la mère Gaul, bien décidée à trahir son serment.

—C'est bien, dit Legrand.

Puis se tournant vers la porte, il cria à haute voix :

—Entrez !

La porte s'ouvrit et un jeune homme entra.

A son aspect, la mère Gaul resta d'abord frappée de stupeur, regardant le nouveau venu avec des yeux effarés, se demandant évidemment si elle devait croire à ce qu'elle voyait.

Puis elle s'élança vers lui en s'écriant :

—Charles ! mon enfant ! est-ce bien toi ?

—Oh ! on peut tâter, dit le jeune homme avec plus de cynisme que d'attendrissement, je ne suis ni une ombre ni une poupée à ressort, je dis papa et maman sans qu'on m'appuie sur le ventre.

Stupéfaite de ce ton et de ce langage, la portière recula de quelques pas, et son étonnement s'accrut encore quand elle se mit à examiner la mise et la tournure de son fils.

Charles Gaul, âgé de dix-sept à dix-huit ans, en paraissait seize à peine, grâce à son extrême maigreur, à l'exiguïté de sa taille, à ses traits pâles et imberbes.

Il était revêtu d'un pantalon de toile grise rapiécé en divers endroits et d'une redingote de drap blanchâtre à brandebourgs verts et à col de fourrure grise un peu gênante pour la saison.

Une coiffure polonaise, également garnie de fourrure grise, complétait ce costume sous lequel jurait quelque peu la tête profondément cynique et gouailleuse du jeune homme.

Après un long silence, la mère Gaul s'écria en serrant son front dans ses mains :

—Mais, malheureux enfant, comment te trouves-tu ici, à Rouen, au milieu...

—D'une bande de grinches et d'escarpes, acheva Legrand avec un sourire infernal.

—Ah ! voilà, répondit Charles Gaul ; j'étais en train de m'abrutir à raison de deux francs par jour, dans la fabrique où tu m'avais colloqué, quand un jour je vois arriver l'oncle Graaft, qui me demande si je m'amuse beaucoup. "Oh ! non, que je lui réponde ; travailler depuis sept heures du matin jusqu'à huit heures du soir, ça n'était pas mon rêve."

—Pour lors, reprit Charles Gaul, il m'offre une existence de grand vizir, rien à faire que quelques petites écritures, des parties de plaisir tous les jours, des ripailles, en veux-tu ? en voilà, des litres à douze comme s'il en pleuvait, et le commerce des femmes, qui convient à ma nature mélancolique. Voyons, là, franchement, entre nous, est-ce que je pouvais hésiter ? J'ai planté là la fabrique plus vite que ça, et, depuis quatre mois je suis avec l'oncle Graaft, c'est-à-dire Legrand, auquel je rends toutes sortes de petits services.

—Quatre mois ! s'écria la mère Gaul avec désespoir, quatre mois ! ah ! mon Dieu ! est-ce possible !

Et comme si le sang lui eût monté tout à coup à la tête, elle étendit les bras, chancela sur ses jambes et se laissa tomber sur une chaise qui heureusement se trouvait là à sa portée.

—Oui, cousine Madelon, lui dit alors Legrand, voilà ce que j'ai fait pour nous garantir tous contre les tentations de trahison que j'avais devinées depuis longtemps. Sais-tu en quoi consistent ces petits services dont vient de te parler ton fils ? En faux. C'est lui qui imite les signatures des maires sur les faux passe-ports fabriqués par moi. Il est donc notre complice, et comme il a les plus grandes dispositions pour l'action, il ne se contentera pas longtemps d'imiter des signatures, il aspire à mieux que ça, et je lui fournirai bientôt l'occasion de se signaler.

Tout en écoutant Legrand, la mère Gaul promenait de celui-ci à son fils des regards hébétés.

—Et maintenant, dit Legrand en s'adressant à la fois à Pascal, à Mayer et à Marguerite, maintenant que son fils est notre complice, et qu'il partage toutes nos chances, bonnes et mauvaises, croyez-vous que nous puissions compter sur la cousine Madelon ?

—Oh ! à présent, s'écria Pascal émerveillé, on peut la lâcher en pleine rousse, n'y a pas de danger qu'elle jaspine.

—Allons, cousine Madelon, reprit Legrand, voici le jour qui commence à poindre, va vite rejoindre ton agent, qui doit

s'impatienter, et rappelle-toi bien ce qui est convenu. Mayer, Pascal et moi, nous sortons l'un après l'autre à quelques minutes d'intervalle, prenant tous les trois la direction de la côte Sainte-Catherine. Je sors le dernier avec ton petit Charles, et alors, l'agent qui nous a épiés de sa chambre, quitte l'auberge après moi et me file de loin, pendant que tu es censée aller chercher du renfort à la préfecture. Tu fais un détour pour venir nous rejoindre à la côte Sainte-Catherine, où nous nous trouvons bientôt tous réunis, et... Mais suffit, le reste me regarde.

—Charles ! mon enfant ! balbutia la mère Gaul.

—Oh ! pas de phrases ! pas d'attendrissement ! interrompit Legrand ; une minute de retard peut éveiller la défiance de notre homme ; file donc vite, et n'oublie pas qu'il faut réussir à tout prix, sinon nous tombons tous dans les filets de la police, ton petit Charles comme les autres, et pour lors tu peux lui faire tes adieux, son compte est fait ; cinq ans de pré ; c'est le pied dans l'étrier, la première étape du chemin qui mène à l'abbaye de Monte-à-Regret.

La mère Gaul se leva brusquement à ces derniers mots et s'élança hors de la chambre.

## VII

## MARGUERITE

Une heure après le départ de la mère Gaul, quand on supposa qu'elle avait eu tout le temps de s'entendre avec l'agent, Legrand et ses complices se mirent en devoir d'exécuter le plan conçu par celui-ci.

Il fut décidé que Pascal partirait le premier.

Mayer devait le suivre deux ou trois minutes après.

Puis Legrand avec Charles Gaul.

Pascal et Mayer avaient fait observer que ce jeune homme ne pouvait être qu'un embarras et peut-être un danger dans une expédition aussi grave ; mais Legrand avait tenu à l'emmener.

D'abord, avait-il dit, c'est un otage qui nous met à l'abri d'une nouvelle fantaisie de la cousine Madelon ; j'ai des vues sur lui, c'est mon neveu, je tiens à le former, et l'occasion est excellente.

Quant à Marguerite, Legrand exigea qu'elle restât à l'auberge pour se remettre des émotions de toute nature qui l'avaient si rudement éprouvée depuis deux jours.

—Un mot avant de partir, dit Pascal à Legrand.

—Parle.

—La cousine Madelon nous a trahis deux fois.

—Oui.

—Elle nous a dénoncés à deux agents.

—Sans doute.

—Dans une heure, je l'espère du moins, l'un des deux ne sera plus à craindre ; mais l'autre, celui de Paris ?

Legrand haussa les épaules.

—Sois tranquille, répliqua-t-il, celui-là ne fera plus de rapport à la police.

—Ah ! fit Pascal en interrogeant Legrand, il...

—Il dort en paix, répondit froidement celui-ci.

—Refroidi ?

—Parbleu !

—Avant d'avoir pu parler ?

—Vingt minutes après avoir quitté la loge de la cousine Madelon.

—Mais comment as-tu pu...

—Ça, c'est mon affaire. Quant à vous, vous savez que je pense à tout à la fois, et que, de près comme de loin, rien n'échappe à ma surveillance ; vous avez eu la preuve qu'à soixante lieues de distance j'ai pu découvrir une trahison que personne ne soupçonnait, et faire disparaître un agent avant même qu'il eut atteint la rue de Jérusalem. Il me semble que ce n'est pas trop mal travaillé, n'est-ce pas ? Eh bien, que ça vous suffise. Vous êtes convaincus, désormais, que vous n'avez rien à craindre tant que je suis avec vous, contentez-vous de ça.

Pascal et Mayer ne répliquèrent pas un mot, moins ils comprenaient, plus ils étaient émerveillés de ce qu'avait accompli Legrand, qui, à partir de ce moment, prenait à leurs yeux des proportions surhumaines.

C'est ce que comprit Legrand, qui en ressentit une joie immense, mais parfaitement dissimulée.

Il était sûr d'avoir conquis désormais sur ses deux complices, et, par contre-coup, sur la bande entière, le prestige après lequel il aspirait depuis longtemps et dont il avait besoin pour le succès de ses entreprises à venir.

—Maintenant, dit-il, assez causé, il faut agir sans retard. Le jour commence à peine, un brouillard épais enveloppe la route et toute la côte Sainte-Catherine, on ne voit pas à vingt pas de distance, bref, on dirait que nous avons été consultés sur le temps qui nous convient le mieux. hâtons-nous donc d'en profiter

—Je pars, dit Pascal.

Il sortit, et un instant après, Legrand, penché à la fenêtre, le voyait prendre le chemin qui conduit à la fois à Bon-Secours et à la côte Sainte-Catherine.

—Comprends-tu pourquoi j'ai décidé que nous partirons isolément, l'un après l'autre ? dit alors Legrand à Mayer.

—Pas beaucoup, répondit l'Allemand, car, à cette heure et par ce brouillard, il me semble qu'il n'y avait pas le moindre danger à partir tous ensemble.

—Tu n'as pas compris mon intention, et ça ne m'étonne pas, reprit Legrand. Eh bien, voilà mon idée. Si nous étions passés tous ensemble devant le bureau de l'octroi, l'agent qui va nous ailer n'eût pas manqué d'appeler à son aide, pour nous empoigner, trois ou quatre gabelous, et dans tous les cas, de quelque façon que la chose eût tourné, c'était pour nous une mauvaise affaire. Grâce à mon plan, au contraire, notre homme, ne pouvant s'emparer que d'un seul individu, celui qu'il suit, et convaincu qu'alors les autres lui échapperont, ira tranquillement jusqu'à la côte Sainte-Catherine, sûr de nous enlever tous d'un coup de filet, en faisant appel au premier poste devant lequel nous passerons, une fois descendus dans Rouen.

—C'est vrai tout de même, dit Mayer ; de cette façon, l'agent est comme paralysé et dans l'impossibilité de rien tenter contre nous.

—Tu as compris ? Eh bien, voilà cinq minutes que Pascal est parti ; file à ton tour, et attendez-moi tous deux à trois cents pas au-delà de l'octroi.

—C'est entendu.

Quand l'Allemand eut quitté la chambre, Legrand garda un instant le silence, plongé dans de sombres réflexions ; puis se tournant vers Marguerite, qui, le regard fixé sur lui, attendait patiemment qu'il lui adressât la parole :

—Dans deux heures, tout sera fini, lui dit-il.

—Bien, répondit la jeune femme avec une apparente tranquillité et en réprimant avec peine un frémissement d'horreur.

—Attends-nous là, et repose-toi sans t'inquiéter ; tu vois que toutes nos mesures sont prises et que nous n'avons rien à craindre.

Puis remarquant tout à coup son visage criblé d'égratignures :

—Qui donc t'a fait cela ? s'écria-t-il avec une violente émotion.

—Oh ! une imprudence que j'ai commise.

—Une imprudence ?

—Oui ; partie de Caen sans argent, montée en wagon sans billet, j'ai craint d'être arrêtée, de ne pouvoir te prévenir de la trahison de la mère Gaul, moi qui avait fait soixante lieues pour ça ; moi qui, tombée de fatigue sur le grand chemin, y serais morte si une paysanne, passant par là pour se rendre à Caen, ne m'eût relevée et étendue dans sa charrette ! Alors, ne voyant plus qu'un moyen de salut, j'ai ouvert la portière, je me suis élancée sur la voie et j'ai roulé dans un fossé plein de ronces, où je suis restée longtemps immobile et comme morte. Enfin, au bout d'une heure, je pouvais me relever et marcher, ou plutôt me traîner sur la grande route que j'avais

pu gagner, et cinq ou six heures après j'arrivais à Rouen. Le soir, comme je cherchais à regagner la gare pour me rendre à Paris, où je te croyais déjà arrivé, le hasard m'a mise face à face avec l'agent Rochard et la cousine Madelon. J'ai pu les suivre, les entendre, et... le reste, tu le sais.

—Pauvre Marguerite ! murmura Legrand, le regard fixé sur la jeune femme avec une expression d'attendrissement dont on ne l'eût pas cru capable, un vrai caniche, quoi !

Puis, secouant brusquement la tête, comme pour chasser ses pensées qui venaient l'assaillir :

—Allons, dit-il, faut avouer que tu n'as pas eu de chance.

—Je ne me plains pas, répondit Marguerite avec calme, et quant à mon dévouement dont tu parles beaucoup trop, il ne mérite guère d'être admiré, puisque je ne saurais être autrement. Si je n'avais quelqu'un au monde à qui me dévouer, je ne saurais comment vivre ; comme le chien, auquel tu m'as souvent comparée et dont je sens en moi les instincts d'obéissance et de fidélité, il ne faut quelqu'un à qui m'attacher, que je puisse suivre, servir et défendre partout où il lui plaît d'aller. Non-seulement mon bonheur, mais ma vie est là, dans cet irrésistible besoin d'aimer et de me dévouer, besoin plus fort que ma volonté, auquel j'obéis sans y songer, n'ayant nul mérite à cela, puisqu'il me serait impossible de faire autrement.

Legrand la considéra quelques instants en silence, puis il s'écria avec un mélange d'émotion et d'insouciance :

—Enfin, que veux-tu ? c'est comme ça, chacun a sa fatalité ici-bas, la tienne était de me rencontrer sur ton chemin. Mais ce n'est pas le moment de se ramollir, il s'agit de la tête, et comme on n'en a qu'une à jouer, il faut la défendre.

Et frappant sur l'épaule de Charles Gaul, qui fumait un brûle-gueule du plus beau noir :

—As-tu du zing ?

—J'en sais rien au juste, n'ayant pas joué au noble jeu du surin, répondit le jeune homme, étant son brûle-gueule pour répondre, en neveu bien élevé, mais il me semble que je saignerais un homme comme un poulet, vu que je ne fais pas la moindre différence entre les deux.

—C'est bien, nous verrons ça à l'occasion. Allons, en route pour la côte Sainte-Catherine.

L'oncle et le neveu partirent ensemble.

Au bout de dix minutes de marche, ils avaient dépassé le Champ de Mars et approchaient de la côte de Bon-Secours.

Une fois là, Legrand dit au jeune homme :

—Fais semblant de regarder le paysage, et vois si l'agent est derrière nous.

Charles Gaul se retourna et promena ses regards de tous côtés, et affectant d'admirer le fleuve, qui était à sa gauche, et de n'accorder aucune attention à la route, qu'ils avaient trouvée entièrement déserte jusque-là.

—Eh bien ? lui demanda Legrand.

—Eh bien, je ne vois pas notre homme, répondit Charles Gaul, la tête toujours tournée du côté du fleuve.

—Tonnerre ! murmura Legrand, est-ce qu'il se serait défié ?

—Ça me fait cet effet-là.

—Quoi ! personne sur la route ?

—Pas un chien.

Charles Gaul reprit aussitôt :

—Ah ! oui, pourtant, un individu.

—Lui ?

—Oh ! non.

—Qui donc ?

—Un vieux mendiant.

—Et c'est tout ?

—C'est tout ce que je vois, du moins, mais le brouillard est si épais !

—S'il n'est pas là, sur nos traces, dit Legrand, c'est qu'il a flairé le piège, et alors nous sommes perdus.

—Comment ça ?

—Ne comprends-tu pas que, dans ce cas, il courrait tout de

suite à la préfecture, d'où il ramènerait une brigade d'agents chargés de battre les côtes de Bon-Secours et Sainte-Catherine, et de nous pincer à tout prix ?

—C'est positif, et comme il a vos trois signalements...

—Malheureusement oui, il les a ; c'est pourquoi nous serions bien sûrs de notre affaire, pas un de nous n'en réchapperait ; ce serait une question de temps, voilà tout, vingt-quatre heures plus tôt ou plus tard.

A cette pensée, Legrand se frappa le front avec rage.

Puis il reprit :

—Comment a-t-il pu se douter ?... Mais je saurai peut-être distinguer à travers le brouillard.

Comme son neveu, il n'aperçut d'abord qu'un vieux mendiant sur la route.

Un sifflement de rage sortit de ses lèvres serrées l'une contre l'autre.

Puis, au bout d'un instant, il murmura d'une voix toute frémissante de joie :

—Le voilà !

—Qui donc ? demanda Charles Gaul.

—C'est le mendiant.

### VIII

#### LES ENNEMIS EN PRÉSENCE.

Charles Gaul était stupéfait de ce qu'il venait d'entendre.

—Quoi ! dit-il tout en continuant de marcher à côté de son oncle, vous croyez que ce mendiant...

—Est notre mouchard ? Oui, oui, c'est bien lui, murmura Legrand avec l'expression d'une joie sauvage, et cette fois je le tiens bien, il ne m'échappera pas.

—Mais comment, diable ! avez-vous pu le reconnaître ? Il est couvert de guenilles, il a une barbe qui lui prend toute la figure et un chapeau dont les larges bords lui descendent jusqu'aux yeux.

—Aussi n'est-ce pas à sa taille, à sa tournure ni à son visage que je l'ai reconnu.

—A quoi donc alors ?

—A cette immense barbe grise qui n'est pas à lui et dont j'ai été dupe hier soir, car je comprends maintenant tout ce qui s'est passé dans cette ruelle où je l'ai tenu sous mon couteau. Ah ! c'est un fameux comédien, très-fort dans les travestissements ; mais c'est aujourd'hui qu'il va jouer sa dernière scène, et celle-là ne finira pas gaiement pour lui, je le jure.

Il reprit au bout d'un instant :

—Heureusement, elle est restée là, gravée dans ma mémoire, cette barbe longue et sale ; sans ça nous étions roulés par ce finaud-là, et, dans une heure, en route pour Paris dans un wagon réservé ! Merci, pas tant d'étiquette, je suis simple dans mes goûts, je préfère le *grand trimard de pièbèche* (la grand route à pied) et le libre exercice de ma tête, que toute la roussure va se disputer maintenant avec plus d'ardeur que si c'était celle d'une jolie femme.

Puis, s'adressant à Charles :

—Çà, mon neveu, lui dit-il, c'est ta première leçon, tâche d'en profiter ; partout où tu te trouves, étudie tout ce qui t'entoure, observe jusqu'aux plus petits détails, tu vois à quoi ça peut servir, puisque aujourd'hui ça sauve trois têtes.

—Suffit, ça ne tombe pas dans l'oreille d'un sourd.

Tout à coup le front de Legrand se rembrunit.

L'impression était si visible que Charles en fut frappé.

—Qu'est-ce qui vous chiffonne donc ? demanda-t-il à son oncle.

—Tu ne vois donc rien, toi ? répliqua celui-ci avec humeur.

—Dame ! non, je ne...

—Eh bien, jette un coup d'œil de côté sans en avoir l'air.

—C'est fait.

—Eh bien, qu'as-tu remarqué ?

—Ma foi, rien de nouveau.

—Et le mendiant ?

—Le mendiant est toujours là, quoi ?

—Et rien ne t'a frappé dans sa manière d'être ?

—Rien.

—Animal ! murmura Legrand.

Il reprit d'une voix sombre :

—Eh bien, moi, j'ai remarqué une chose qui m'inquiète.

—Bah !

—C'est qu'à mesure que nous avançons vers l'octroi, notre mouchard presse le pas et se rapproche de nous.

—Fichtre ! c'est vrai tout de même.

—Il est resté à quarante pas de nous jusqu'à présent.

—Et il n'est plus qu'à vingt maintenant, dit Charles Gaul.

—Et comme il continue de presser le pas, il sera à nos côtés au moment même où nous franchirons l'octroi ; sa marche est calculée pour ça.

—Et pour lors vous craignez...

—Qu'il n'ait l'intention d'appeler les gabelous pour nous donner la chasse.

La supposition de Legrand était très vraisemblable ; aussi était-il en proie à une perplexité qui augmentait à mesure qu'on se rapprochait de l'octroi.

—Nous ne sommes plus qu'à vingt pas, murmura bientôt Charles Gaul.

—Et le mouchard est à dix pas de nous, dit Legrand à voix basse, et sans retourner la tête.

—Nom d'un nom, la bombe va éclater ! fit le jeune homme en se rapprochant de son oncle.

—J'en ai plus peur que d'envie.

—Et si ça arrive ?

—Eh bien ?

—De quoi faudra-t-il jouer ?

—Comprends pas.

—Des jambes ou du couteau ?

—Je ne sais pas moi-même.

—Pourtant il faudrait...

—L'événement m'inspirera.

—Et moi ?

—Regarde et fais comme moi.

Ils se turent tout à coup.

Legrand avait tressailli.

—Nous y voilà, murmura Charles.

—Je le vois bien, dit Legrand.

Et par un mouvement instinctif, il glissa la main dans sa poche droite.

On touchait à la barrière de l'octroi.

L'oncle et le neveu franchirent le point fatal sans hésiter et avec une apparente insouciance.

Mais tous deux, l'oreille tendue et en proie à une profonde angoisse, attendaient le cri qui allait avoir sur leur sort une influence si immédiate et si terrible.

Ils passèrent, marchant du même pas, sans se presser.

Ils écoutaient toujours.

Pas un cri !

Legrand risqua un coup d'œil du côté du mendiant.

—Sauvés ! murmura-t-il.

—A franchi la barrière.

—Fameux !

—A présent, dit Legrand, son compte est réglé, il peut écrire à ses parents.

Au bout de dix minutes, ils avaient franchi la barrière de deux cents pas.

Le danger avait disparu.

Le mendiant les avait rejoints et marchait sur la même ligne.

Ils n'étaient plus séparés que par la largeur de la route.

—Mon oncle, dit Charles à Legrand.

—Qu'est-ce ?

—Regardez là-bas, devant vous.

—A gauche ?

—Oui, deux hommes.

—Pascal et Mayer, je les reconnais à travers le brouillard.

—Ils gravissent un sentier à pic.

—Preuve qu'ils nous ont aperçus ; ils se rendent à la côte Sainte-Catherine.

—Nous allons les suivre ?

—Naturellement, mais par un autre sentier ; tiens, celui-ci, j'ai hâte de quitter le grand chemin et de voir mon mendiant engagé comme nous sur le plateau de Sainte Catherine où, à cette heure, nous sommes certains de ne pas rencontrer une âme.

Ils prirent le sentier désigné par Legrand et se trouvèrent sur l'immense plateau. Suivant le point où on se place, on domine la campagne, la Seine ou la ville de Rouen.

C'est vers ce dernier point qu'ils se dirigèrent, rebroussant chemin, de manière à gagner l'espèce de falaise qui se dresse droite, unie, imposante, en face du mont Gargan.

—Garde-t'en bien. .

—Pourquoi ?

—Parce qu'ici surtout il faut éviter d'éveiller la défiance. Il pourrait être tranquille sur la grande route ; mais dans cet endroit désert, inhabité, si élevé que le cri le plus aigu ne pourrait être entendu d'en bas, il doit comprendre que la parole devient furieusement dangereuse pour lui, et au moindre soupçon, il pourrait être tenté de filer, ce qui ne ferait pas du tout son compte.

Après dix minutes de marche, Legrand et son neveu arrivaient à la limite de la côte Sainte-Catherine, à cinquante pas de l'endroit où elle cesse brusquement, formant un important



Un vieux mendiant. (Page 391)

À deux cents pas devant eux, deux ombres marchaient vers le même but, s'estompant en gris dans le brouillard qui s'épaississait de plus en plus.

Le terrain, raboteux, inégal, semé de fondrières, était tout détremé par les pluies torrentielles de la veille.

On voyait passer lourdement dans l'air de grands nuages déchiquetés, dont les lambeaux traînaient çà et là dans la cime des arbres.

Le temps était triste, et l'âme frissonnait comme le corps sous l'influence de ce ciel sombre et de cette humidité pénétrante.

—Faut-il voir si le mendiant nous suit toujours ? demanda Charles à son oncle.

promontoire, du haut duquel l'œil embrasse un immense panorama.

Mais en ce moment le brouillard permettait à peine de distinguer le chemin qui sépare le mont Gargan de la côte Sainte-Catherine.

Pascal et Mayer étaient là, debout à quelques pas du gouffre, n'osant pas trop approcher, dans la crainte que le terrain détremé ne déterminât un éboulement.

Legrand alla droit à eux, sans se retourner ; il dit à Pascal :

—Quelqu'un nous a-t-il suivis jusqu'ici ?

—Oui, un vieux mendiant.

—Pas plus vieux que le mendiant, dit Legrand.

—Quel est donc cet homme ?

—Notre mouchard déguisé.

—Tu en es sûr ?

—Tu vas en avoir la preuve tout à l'heure.

Il feignit de chercher à s'orienter, puis, après avoir arpenté le terrain dans plusieurs directions, il se tourna vers le vieux mendiant.

—Hoh, brave homme ! lui cria-t-il.

—Qu'est ce qu'il y a pour votre service ? répondit le mendiant d'une voix tremblante.

—Pas mal imité, mon vieux, murmura Legrand.

Puis il reprit à haute voix :

—Nous sommes étrangers, voudriez vous nous donner un renseignement ?

—Je ne demande pas mieux, monsieur.

—Connaissez-vous cet endroit ?

—Parfaitement ; j'y viens presque tous les jours, et surtout par les temps de brouillard, pour guider les étrangers, qui, ne connaissant pas la côte, seraient exposés à faire une chute de deux cents pieds.

—C'est justement ce que nous voudrions éviter, et si vous consentiez à nous servir de guide, vous seriez largement récompensé.

—Je ne demande pas mieux, mon cher monsieur, car je suis un pauvre homme bien misérable, et j'ai grand besoin de gagner ma vie.

Et il se dirigea vers Legrand et ses compagnons.

Quand il fut près d'eux, Legrand fit à Pascal un signe imperceptible, puis s'adressant au mendiant :

—Pour un pauvre homme, il me semble que vous ne vous refusez aucun luxe, lui dit-il.

—Eh ! mon cher monsieur, de quel luxe voulez-vous parler ?

—Mais de celui-là.

Et Legrand, portant la main à sa barbe, la lui arracha brusquement.

Pascal et Mayer jetèrent alors un cri de surprise.

Ils venaient de reconnaître la figure pâle et parfaitement rasée qu'ils avaient vue à la vitre du cabaret du quartier Martinville.

## IX

### LE DRANE DE LA COTE SAINTE-CATHERINE.

En se voyant arracher sa fausse barbe, Rochard comprit qu'il était reconnu.

Il fit un bond en arrière et porta brusquement la main à la poche de son pantalon.

Mais ce mouvement était prévu, et au même instant deux mains de fer paralysaient ses bras.

C'était Pascal qui obéissait à l'ordre muet que venait de lui donner Legrand.

—Allons, Mayer, débarasse les poches de monsieur, dit Legrand à l'Allemand.

Mayer s'approcha de l'agent.

Mais quand il fut à sa portée, celui-ci lui décocha un coup de pied qui lui eût fracassé la mâchoire s'il l'eût atteint.

Heureusement pour lui, l'Allemand était sur ses gardes.

Il évita le coup, puis, s'adressant à Charles Gaul, qui contemplait cette scène en amateur :

—Allons donc ! faignant, un coup de main.

Charles accourut à l'appel de Mayer, et tous deux se jetèrent à la fois sur l'agent, qui se tordait comme un serpent dans les bras musculeux de Pascal.

Alors il fut bientôt étendu à terre et dans l'impossibilité de faire un mouvement.

Mayer se hâta de fouiller ses poches, où il trouva un couteau et un pistolet à deux coups tout chargé.

Se voyant vaincu et désormais incapable de se défendre, Rochard se mit à crier de toute la force de ses poumons.

Legrand arma froidement le pistolet que venait de lui remettre Mayer, et posant le canon sur la tempe de l'agent :

—Oh ! pas de cris, lui dit-il, nous sommes des gens paisibles, nous n'aimons pas l'esclandre.

Rochard s'arrêta aussitôt, mais sans témoigner la moindre frayeur ; puis, regardant fixement Legrand :

—C'est bien, lui dit-il, je suis en votre pouvoir, seul contre quatre hommes, j'obéis ; mais voulez vous me dire ce que signifie cette attaque ? Que vous ai je fait et que voulez vous faire de moi ?

—Allons, ne fais donc pas l'innocent, lui dit Legrand, tu vois bien que c'est inutile et que nous savons parfaitement qui tu es.

—Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

—Toujours des manières ? Eh bien, je te vais donner l'exemple de la franchise en te présentant les trois célébrités du jour, MM. Pascal, Mayer et Legrand, voleurs de profession et assassin de l'horloger Jules Peschard.

Et il désignait chaque individu à mesure qu'il le nommait.

Puis il ajouta :

—Hein ? en voilà une preuve de confiance !

—Vous êtes voleurs et assassins, répondit l'agent, mais en quoi cela m'intéresse-t-il ?

—Si ça ne t'intéresse pas, pourquoi donc nous as tu suivis depuis notre arrivée à la gare de la rue Verte ?

—Ah ! ça t'interloque, ça ! Ce n'est pas tout : depuis quand met-on de fausses barbes pour aller reluquer les gens à travers les vitres d'un cabaret et pour les suivre le matin, au point du jour ? Pourrais tu me donner l'explication de tous ces petits mystères ?

—J'ai mis une fausse barbe ce matin, c'est vrai, mais c'est un caprice dont je ne dois compte à personne ; quant au reste, je ne sais ce que vous voulez me dire.

—Parbleu ! de même que tu ne sais pas où est à cette heure un certain Rochard, agent de police, n'est-ce pas ?

Rochard se troubla à cette question, puis il répondit après un moment d'hésitation :

—Non, je ne sais pas.

Legrand se releva, et laissant tomber sur l'agent un regard sinistre :

—Eh bien, je suis plus avancé que toi ! non-seulement je sais où est ce Rochard, mais je puis t'annoncer l'heure précise de sa mort.

L'agent tressaillit à ces derniers mots, mais il fit un violent effort pour dissimuler son émotion.

—Ça ne me regarde pas, balbutia-t-il.

—Vraiment ! fit Legrand avec ce sourire diabolique qui donnait à ses traits une expression de férocité effrayante.

Et tirant une montre de sa poche, il ajouta après y avoir jeté un coup d'œil :

—Il est six heures moins dix minutes ; eh bien ! quand six heures sonneront, Rochard ne les entendra pas. Vous comprenez, n'est-ce pas ?

L'agent promena un regard sur les figures qui l'entouraient ; et il comprit que la sentence était irrévocable.

Alors il pâlit affreusement, et une sueur froide perla sur ses traits, qui s'altéraient à vue d'œil.

—Non ! ah ! non ! balbutia-t-il, vous ne ferez pas cela.

Il s'interrompit, comme étouffé par la violence de son émotion.

Puis il reprit d'une voix étranglée, à peine intelligible :

—Ecoutez, j'ai deux petits enfants ; ils ont perdu leur mère, ils n'ont plus que moi au monde ; ayez pitié d'eux et ne me tuez pas.

—Ah ! tu as des enfants, dit Legrand en se croisant les bras, je comprends, c'est pour assurer leur avenir qu'il te fallait nos trois têtes ! Ces têtes-là, c'était la dot de tes filles. J'en suis bien fâché, mais il faut qu'elles s'en passent. Depuis hier tu as engagé une partie dont l'enjeu était ta vie ou la nôtre, tu as perdu, il faut payer.

—Mon Dieu ! ô mon Dieu ! murmura Rochard d'une voix déchirante.

—Ah ! tu n'avais pas compté là-dessus, reprit Legrand avec une sombre ironie ; vous ne songez jamais à ça, vous autres, messieurs de la rousse, quand vous vous mettez en chasse ; le

succès et l'avancement pour vous, la prison ou bien la guillotine pour nous, vous ne voyez que ça. Mais aujourd'hui les rôles sont changés, c'est nous qui représentons la cour d'assises ; c'est nous qui te condamnons à mort. Grâce pour tes enfants, dis-tu ! mais nous aussi nous avons des enfants : qu'aurais-tu répondu si nous t'avions supplié, par pitié pour eux, de nous laisser la liberté et la vie ? Allons, avoue que tu aurais bien ri de nos prières.

En ce moment, un rayon d'espoir brilla tout à coup dans les yeux hagards du malheureux agent.

Legrand s'en aperçut, et son regard suivit la direction qu'avait prise celui de Rochard.

Il aperçut une femme qui s'avancait vers eux.

C'était la mère Gaul.

Il eut un sourire qui fit frissonner l'agent.

Il avait compris l'espoir qui venait de traverser l'âme de celui-ci.

—Oui, lui dit-il, tu ne te trompes pas, c'est bien elle, la cousine Madelon, celle qui devait faire ta fortune en te livrant les meurtriers de l'horloger de Caen, celle que tu as envoyée ce matin à la préfecture, avec mission de ramener cinq ou six agents pour nous pincer, oh ! tu peux te réjouir, c'est bien elle ; seulement, elle revient seule, car elle n'a pas été à la préfecture, car tu as été sa dupe, et c'est elle qui te livre à nous au lieu de nous livrer à toi.

Rochard voyait se dissiper tout à coup la seule espérance qui l'eût soutenu jusque-là.

Il comprit que tout était fini pour lui, et qu'il touchait à la dernière heure de sa vie.

Alors, saisi tout à coup d'un accès de désespoir furieux, il se mit à se débattre et à bondir sur lui-même avec une rage qui décupla ses forces.

La secousse fut si violente et si imprévue, que Mayer et Charles Gaul, qui maintenaient l'agent sous leur genou, furent lancés à dix pas et restèrent un instant étendus sur le sol, sans se rendre compte de ce qui leur arrivait.

Mais Legrand, qui ne perdait pas de vue son prisonnier, s'élança aussitôt sur lui, et, aidé de Pascal qui n'avait pas lâché prise, le recoucha sur l'herbe et le réduisit de nouveau à une complète immobilité.

—Allons, dit-il ensuite à Pascal et à Mayer, finissons-en avec cet homme.

—Tu as ton pistolet entre les mains, lui dit Mayer.

—Le pistolet ! allons donc ! pas si simple !

—Oui, ça peut s'entendre de loin, dit Pascal ; eh bien, prends ton couteau.

—Pas plus le couteau que le pistolet.

—Que veux-tu dire ?

—Je veux dire qu'il faut qu'il meure sans blessure.

—Je te comprends de moins en moins.

—Qu'il meure d'une balle ou d'un coup de couteau, le crime est évident, palpable, on recherche les meurtriers, c'est un nouveau danger pour nous.

—Enfin, que veux-tu ? parle.

—Je veux une mort qui, pour la police, soit le résultat d'une imprudence, d'un accident, une fatalité, quoi !

Convaincu de l'inutilité d'une nouvelle tentative, Rochard ne bougeait plus, mais il écoutait attentivement cet effroyable débat, et son regard, où passaient tous les effarements de l'épouvante, allait de l'un à l'autre des interlocuteurs dont il semblait fouiller la pensée.

—C'est une idée, répondit Pascal, mais quel accident ?

—Rien de plus simple, dit Legrand, jette les yeux autour de toi, et du devineras tout de suite.

Pascal promena son regard de tous côtés, et après une pause.

—Eh bien, non, dit-il, je ne devine pas.

—Tiens, là ! reprit Legrand en étendant la main dans la direction de Rouen.

—Je ne comprends pas davantage.

En ce moment Rochard devint livide, et un frisson convulsif agita tous ses membres.

—Tiens, dit Legrand à Pascal, en lui désignant l'agent, il a compris, lui, et il est facile de voir que ce genre de mort n'a pas son approbation.

—Enfin, explique-toi.

—Eh bien, imbécile, lançons-le du haut de la côte sur le chemin qui passe en Las, entre la roche à pic et les maisons du mont Gargan.

—Oh ! non non, pas ça ! s'écria le malheureux agent, je vous en supplie, pas ça ! Je ne vous demande pas grâce, mais cette mort est trop horrible ; cassez-moi plutôt la tête d'un coup de pistolet.

—J'en suis fâché, mais impossible, répondit froidement Legrand, notre intérêt s'y oppose ; il faut que l'on croie à un accident, et justement cet épais brouillard le rendra très-vraisemblable.

Et faisant signe à Mayer et à Pascal :

—Allons, dit-il.

Ceux-ci, aidés de Charles Gaul, voulurent enlever l'agent.

Mais le malheureux, criant, pleurant, suppliant et rugissant à la fois, s'accrochait désespérément au sol, enfonçait ses ongles dans la terre humide, s'attachant aux herbes, aux pierres, aux arbustes, labourant la terre de ses doigts et de ses dents, tandis que ses deux bourreaux le entraînaient vers le but fatal.

Legrand suivait, non impassible, mais inébranlable dans sa résolution, parce que, dans cette horrible exécution, il voyait son salut et celui de toute la bande.

Arrivé au bout du plateau, en face du vide, le pauvre agent se tordit comme un ver que la hache vient de couper en deux, et les traits défigurés, l'œil sanglant, la bouche écumante, il essaya de supplier encore.

Mais ses lèvres, agitées d'un mouvement rapide, fébrile, incohérent, laissaient échapper des syllabes sans suite, et la voix qui les proférait n'avait plus rien d'humain.

Legrand fit un dernier signal.

On vit une forme humaine fendre l'espace.

On entendit un cri terrible.

Puis un bruit sourd et mat.

Tout était fini.

Un instant après, les quatre hommes et la mère Gaul regagnaient la route de Bon-Secours, marchant rapidement à travers le brouillard, muets et sinistres comme des ombres.

## X

### LE COLONEL BECK.

Retournons maintenant aux Batignolles, à cette maison de la rue des Dames si étrangement gardée par la mère Gaul, et pénétrons chez madame Levasseur qui, nous le savons, habitait le deuxième étage de cette maison.

Depuis le jour où l'agent Pierre Bidot lui avait révélé le complot organisé contre elle, la jeune femme était en proie à une horrible et incessante angoisse, tremblant surtout pour sa fille, qui non-seulement courait les mêmes dangers qu'elle, mais à laquelle une violente émotion pouvait être fatale, peut-être même mortelle.

La disparition subite de la portière, remplacée dans sa loge par madame Batardeau, la marchande à la toilette, loin d'atténuer ses craintes, n'avait fait au contraire que les accroître.

Il avait été convenu entre elle et l'agent que, continuant en apparence la confiance absolue qu'elle avait témoignée jusque-là à la mère Gaul, la seule personne qu'elle connaît dans Paris, elle lui ferait désormais de grandes confidences concernant ses affaires en général, et particulièrement au sujet de la somme qu'elle attendait de Tours.

Ainsi, elle devait naturellement lui cacher le jour où elle recevrait cette somme, puisque la bande à laquelle la portière était affiliée et qui se renseignait chaque jour près d'elle, attendait ce moment pour agir contre madame Levasseur.

La mère Gaul disparue et ses complices se trouvant dès lors privés des renseignements qui leur étaient fournis, pour ainsi dire, par madame Levasseur elle-même, et grâce aux-

quels celle-ci se mettait à l'abri de toute entreprise de leur part, un grand danger résultait de cette situation.

Sans nouvelles, sans moyens d'en avoir, et craignant de perdre une si riche proie, ils devaient être fatalement tentés de risquer au plus vite le coup qu'ils étaient exposés à manquer en attendant encore.

Madame Levasseur, qui, depuis son entretien avec Pierre Bidot, c'est-à-dire depuis le départ de la mère Gaul, épiait sans cesse tout ce qui se passait dans la maison, avait remarqué que tous les jours, à la nuit tombante, un homme en blouse s'introduisait dans la loge, causait quelques minutes avec la marchande à la toilette, puis disparaissait rapidement en se glissant le long des maisons.

Madame Bâterdeau, ad' oitement questionnée par elle, lui avait appris que cet homme était un parent à la portière, qui venait s'informer de l'époque de son retour et paraissait très impatient de voir son absence se prolonger.

Cet incident n'avait fait que confirmer madame Levasseur dans ses terribles appréhensions.

Mais un fait beaucoup plus grave avait porté ses trances et ses terreurs jusqu'au vertige.

En la quittant, le soir où il lui avait fait cette terrible révélation, Pierre Bibot lui avait promis de la venir voir chaque jour jusqu'au moment où, sous le nom du colonel Beck, un des plus fins limiers de la police viendrait s'installer dans le petit logement qui faisait face au sien.

Or Pierre Bidot n'avait pas reparu.

Le colonel Beck ne s'était pas présenté.

De sorte que la pauvre femme se perdait dans les plus effrayantes conjectures, se demandant comment il pouvait se faire que la police l'abandonnât dans un pareil péril, lorsqu'à sa propre cause se liait un intérêt capital pour elle, la découverte et la capture de toute une bande de malfaiteurs.

Après avoir longtemps réfléchi à cet abandon inouï, incompréhensible, elle y avait trouvé une explication, une seule, mais terrible pour Pierre Bidot, effrayante pour elle : c'était la meurtre de l'agent par les amis de la mère Gaul.

C'était la seule hypothèse qui fût admissible.

Il est même probable que le crime avait eu lieu presque immédiatement après l'entretien de madame Levasseur, avant que celui-ci eût révélé à la police l'existence et les projets de cette bande, sans doute découverte par lui seul et dont il avait dû garder le secret jusque-là.

Cette supposition donnait la seule raison possible de l'apparente inaction de la police dans une affaire aussi grave : et maintenant livrée sans défense aux redoutables malfaiteurs qui avaient comploté sa mort et celle de sa fille, privée de la protection puissante sur laquelle elle s'était reposée jusque-là, madame Levasseur s'était demandé cent fois, depuis la disparition de Pierre Bidot, quel parti elle devait prendre.

Courir au siège même de la police, ce refuge naturel de tous ceux qui sont menacés dans leur vie ou dans leur fortune, telle fut la résolution qui se présenta tout d'abord à son esprit et toute autre l'eût exécutée sans hésiter.

Mais, outre que madame Levasseur s'était toujours fait un épouvantail de Paris, des filous qui y pullulent et des crimes qui s'y commettent, elle se savait surveillée par quelques membres de la redoutable bande dans laquelle, comme le lui avait dit Pierre Bidot, elle était prise comme une mouche dans la toile de l'araignée ; et convaincue que, quoi qu'elle fit pour cela, elle ne pourrait se soustraire à cette incessante surveillance, elle n'osait tenter une démarche qui pouvait hâter le dénouement si redouté par elle.

Nature faible, impressionnable, irrésolue, l'infortunée attendait le coup qu'elle sentait suspendu sur sa tête, n'osant faire un pas pour le fuir et craignant d'aller au devant en voulant l'éviter.

Sa fille, toujours insoucieuse et enjouée, ne soupçonnant rien des trances qui bouleversaient le cœur de sa mère, s'étonnait et la plaisantait doucement de ses perpétuelles préoccupations et des subites terreurs où la jetait le moindre incident.

Elles étaient ce jour-là, assises près de la fenêtre ouverte, occupées toutes deux à un ouvrage de tapisserie, quand Gabrielle partit tout à coup d'un éclat de rire en voyant sa mère frissonner et s'arrêter subitement en entendant un coup de sifflet dans la rue.

— Eh ! mon Dieu ! qu'as-tu donc encore, chère maman ? dit-elle en lui baisant respectueusement la main.

— J'ai... j'ai que je suis une folle, répondit madame Levasseur en riant à son tour, car elle s'attachait toujours à ne laisser rien soupçonner de son effroi à sa fille, dans la crainte qu'elle n'en recherchât la cause.

— Tiens, c'est ce coup de sifflet qui t'a fait tressaillir, n'est-ce pas ?

— Eh bien, c'est vrai, j'étais plongée dans mes réflexions, et ce bruit aigu, retentissant brusquement à mon oreille, m'a fait bondir... C'est une surprise, voilà tout.

— Mais, chère petite maman, nous l'entendons tous les jours ; il part d'une fabrique voisine, et c'est un signal pour indiquer aux ouvriers qu'il est l'heure de dîner.

— Ah ! tu as remarqué cela ?

— Nous sortons si peu, dit Gabrielle avec une petite moue, il faut bien que je m'occupe à quelque chose ; mais ce n'est pas bien amusant, va, de remarquer le mouvement et les bruits du voisinage :

— Nous sortons encore trop souvent, mon enfant, dit vivement madame Levasseur,

— Pourquoi cela ? Je suis si heureuse quand je marche, quand, par hasard, nous allons nous promener toutes deux. Et puis le médecin l'a recommandé.

— Je le sais, aussi nous sortirons bientôt.

La jeune fille allait répliquer, lorsque la sonnette se fit entendre.

Madame Levasseur tressaillit encore.

Tout l'effrayait.

Tout devenait pour elle une menace de danger.

La bonne était allée ouvrir.

Elle prêta l'oreille, écoutant avec anxiété la voix qui allait se faire entendre.

Quelques secondes s'écoulèrent, puis la domestique parut.

— Eh bien, lui demanda-t-elle vivement, qui est là ?

— C'est un monsieur, madame.

— Ah !... son nom !

— Il n'a pas voulu le dire.

— Mais il a donné sa carte ? dit Gabrielle.

— Non, mademoiselle.

— Voilà qui est bien extraordinaire.

— Très-extraordinaire, en effet, dit madame Levasseur, avec une inquiétude visible.

Puis, pensant tout à coup, à Pierre Bidot :

— Ce monsieur, reprit elle, l'avez-vous déjà vu ici ?

— Non, madame, jamais.

— Vous en êtes bien sûre ?

— Oh ! très-sûre, celui-ci est facile à reconnaître.

— Mais, maman, fit observer la jeune fille, ce monsieur attend.

— C'est vrai.

Et s'adressant à sa domestique :

— Faites-le entrer.

Celle-ci sortit et revint bientôt.

— Monsieur, vous pouvez entrer, dit-elle, en introduisant l'inconnu ; voilà ces dames.

Et elle se retira.

Le nouveau venu paraissait âgé de cinquante ans à peine, quoiqu'il eût les moustaches et des cheveux tout blancs.

Il était vêtu d'une redingote bleu foncé, entièrement boutonnée, et dont la boutonnière était ornée du ruban de la Légion d'honneur.

— Monsieur, lui dit madame Levasseur après l'avoir considéré un instant, puis-je savoir à qui j'ai l'honneur de parler ? L'inconnu s'inclina avec une roideur et une courtoisie toutes militaires.

—Madame, répondit-il, je suis le colonel Beck.  
A ce nom, les traits soucieux de la jeune femme s'épanouirent comme par enchantement.

—Le colonel Beck ! répétait-elle.

Et lui désignant un siège :

—Ah ! monsieur, s'écria-t-elle, soyez le bienvenu.

Le colonel s'inclina de nouveau et s'assit avec solennité.

—Mon enfant, dit alors madame Levasseur à sa fille, laisse-moi avec monsieur, nous avons à causer de choses fort graves et fort ennuyeuses pour toi.

Gabrielle sortit en jetant un regard curieux sur le colonel, dont l'air sévère et un peu bourru ne lui paraissait pas justifier une vive sympathie.

—Enfin, monsieur, vous voilà, dit la jeune femme quand elle fut seule avec le colonel ; maintenant je respire, jusque-là je ne vivais pas, je mourrais de peur.

—Et pourtant, madame, dit le faux colonel, vous n'avez rien à craindre.

—Cependant, monsieur...

—Non, madame, rien à craindre, car un de mes hommes est resté installé, jour et nuit, chez le marchand de vin qui fait face à votre maison ; je lui avais même recommandé de vous le faire savoir, et je le tancerai vertement pour l'avoir oublié.

—N'en faites rien, je suis trop heureuse de ne savoir enfin, moi et ma fille, sous votre protection, car vous êtes sans doute installé là, près de nous ?

—Pas encore, mais j'y serai ce soir, et à partir de ce moment, vous n'avez plus rien à craindre ; quand vous ne me verrez pas là, je serai aux environs. Bref, visible ou invisible, j'aurai l'œil incessamment sur vous. Il y va de mon honneur et de mon avancement, mon intérêt personnel est en jeu, et, croyez-moi, c'est toujours la meilleure des garanties.

Puis fouillant dans la poche de sa redingote :

—Mais, dit-il, j'ai à m'acquitter près de vous d'une commission qui vient de m'être confiée.

—Une commission ! pour moi ! fit la jeune femme étonnée.

—Oui c'est la concierge qui, lorsque j'ai demandé madame Levasseur, m'a prié de vouloir bien me charger de cette lettre, qui venait d'arriver.

—C'est un peu sans façon, dit madame Levasseur en souriant, et je vous fais mes excuses.

Après avoir jeté un coup d'œil sur l'adresse, elle s'écria :

—Elle vient de Tours ; permettez que je lise ; car, vous le savez, cela vous regarde autant que moi.

Le colonel acquiesça par un signe de tête.

Madame Levasseur ouvrit la lettre et la parcourut rapidement.

Puis, se tournant vers l'agent :

—Demain, je recevrai une lettre contenant une traite de quatre-vingt mille francs sur la maison Rothschild.

—Alors ? demanda le colonel Beck.

—Alors je compte sur vous pour m'accompagner demain chez M. le baron de Rothschild.

—Voilà qui est entendu, dit le colonel en se levant.

Il salua madame Levasseur et sortit.

## XI

### LE CABARET ISOLÉ.

Cinq ou six heures après l'entretien qu'il avait eu avec madame Levasseur, c'est-à-dire vers dix heures du soir, le colonel Beck était sur la route qui mène des Batignolles à Saint-Ouen, marchant d'un pas rapide et jetant de temps à autre un regard en arrière, comme pour s'assurer qu'il n'était pas suivi.

Parvenu à un certain point de la route, il la quitta pour prendre un large sentier à gauche, sur lequel, à la clarté de la lune, on voyait quelques maisons disséminées de loin en loin.

Autant qu'on en pouvait juger à distance, toutes ces maisons, d'un modèle à peu près uniforme, étaient basses, noires, mal bâties.

D'un aspect à la fois misérable et sinistre, elles éveillaient involontairement dans l'imagination des scènes terribles ou des

images repoussantes, des drames sanglants ou d'ignobles débauches.

Leur situation isolée prêtait, autant que leur physionomie, à ces évocations tour à tour effrayantes ou hideuses, et leurs murs sordides et crévassés, leurs toits de planches vermoulues ou de papier goudronné, respiraient par toutes les issues le vice et le crime.

Le colonel Beck s'arrêta à la première de ces maisons, distante de la grande route de plus de deux cents mètres.

La porte en était fermée, mais la fenêtre, un châssis carré avec quatre petites vitres, dont le verre épais était tout encrassé, la fenêtre brillait d'une lueur terne et brumeuse qui annonçait qu'on veillait encore dans cette demeure.

Le colonel Beck voulut d'abord jeter un coup d'œil dans l'intérieur, à travers les carreaux opaques : mais il ne put rien distinguer.

Alors, il alla frapper à la porte.

Un pas lourd, décidé et, pour ainsi dire, brutal, se fit entendre, et la porte s'ouvrit bientôt.

Le colonel entra dans une pièce sombre, dont le sol et les murs suintaient l'humidité, d'où s'exhalait une odeur nauséabonde, mélange de ragoûts à l'oignon, de vin au bois de Campêche, d'haleines et d'orgies d'ivrognes.

L'atmosphère était imprégnée de ces odeurs écœurantes, qui se dégageaient de tous les points de la salle, où elles se renouvelaient et s'accumulaient tous les jours depuis vingt ans. Aussi fallait-il une grande habitude de ces affreux bouges pour supporter sans défaillir les émanations de celui-ci.

Le colonel Beck en parut désagréablement affecté d'abord, mais il s'y fit tout de suite, et, après avoir toussé deux ou trois fois, il parcourut du regard la pièce dans laquelle il venait d'être introduit.

Dans un coin, un homme était attablé devant un verre et un litre de vin.

—Bon ! murmura-t-il, voilà mon particulier.

—Sans vous commander, lui dit alors le marchand de vin d'un ton peu engageant, pourriez-vous me dire ce que vous voulez ?

Le colonel Beck toisait celui qui l'interpellait avec ce sans-façon.

C'était un homme de trente-cinq ans à peu près, de taille moyenne, large d'épaules, l'air méchant et sournois, les traits épais, courts et ramassés comme un bouledogue, dont il avait d'ailleurs toute l'encolure, et un regard dont l'expression habituelle semblait être la colère et le défi.

—Je te dirai ça tout-à-l'heure, Jean Rabasse, lui répondit-il enfin d'un ton ironique.

—Puisque vous savez mon nom, je ne serais pas fâché de connaître le vôtre, reprit le marchand de vin d'un air sombre et défiant.

—Rien de plus juste ; le général Beck, chevalier de la Légion d'honneur.

—Et de l'ordre de Jérusalem, n'est-ce pas ? dit Jean Rabasse avec un éclat de rire qui ressemblait à une menace.

—Il me prend pour un meuchard, fit le colonel en haussant dédaigneusement les épaules, imbécile, va.

—Ah ! mais dites donc ! s'écria Jean Rabasse, l'œil étincelant de fureur et la main déjà levée sur le colonel.

Celui-ci saisit cette main et la pressa dans les siennes en regardant fixement le marchand de vin, qui pâlit tout à coup.

Puis le repoussant brusquement.

—Quand ta main sera dégourdie, lui dit-il, je suis à toi si le cœur t'en dit ; mais franchement, entre nous, je ne t'y engage pas. Maintenant, sers-moi un litre de ce qu'il y a de plus potable dans ta cambuse, et tourne-moi les talons : voilà tout ce que je te demande pour le quart d'heure.

Puis, sans se préoccuper de lui davantage, il alla droit à l'individu attablé dans un coin du cabaret, et, lui frappant sur l'épaule :

—Bonjour, Pierre Bidot, lui dit-il.

Pierre Bidot fit un bond et regarda le colonel d'un air stupéfait.

—Ah ça ! on ne veut donc pas reconnaître les amis ? dit celui-ci en s'asseyant.

—Sapristi ! s'écria Bidot, c'est bien la voix et la figure de Legrand ; mais, quand le diable y serait, il n'a pu blanchir comme cela en une nuit.

—En une nuit, non, mais en une heure, grâce à un certain secret que je tiens d'un camarade de Toulon qui s'en est servi pour filer un beau jour.

—Eh bien ! en voilà une trouvaille !

—Impayable, mais parlons affaire. D'abord ma petite combinaison a obtenu le plus grand succès. La cousine Madelon, Pascal et Mayer ont coupé dedans en plein ! Tous sont convaincus que Pierre Bidot est un mouchard qui allait pincer toute la bande et envoyer les assassins de Péchard à la guillotine, si par un moyen qu'ils cherchent encore, je n'étais parvenu à déjouer la trahison de la mère Gaul et à nous sauver tous en faisant refroidir le mouchard avant qu'il eût le temps d'ouvrir la bouche, tout ça à soixante lieues de distance ! L'effet a été foudroyant, et maintenant, il n'en est pas un qui ne croie tout perdu si je venais à leur manquer ; c'est ce qu'il fallait leur faire comprendre par un coup d'éclat.

Il reprit après une pause et en mettant la main à sa poche :

—Mais nous avons un compte à régler : je t'ai promis cent francs pour ce service-là, les voici.

Et il étala cinq louis devant Pierre Bidot, qui s'empressa de les empocher.

Puis il ajouta :

—Oh ! nous ferons plus d'une affaire dans ce genre-là, personne ne te connaît dans la bande ; quand j'en soupçonnerai un de vouloir tirer son épingle du jeu en trahissant les amis, comme la cousine Madelon, dont je me défiais depuis longtemps, je le ferai sonder par toi, et nous serons tout de suite fixés.

En ce moment, Jean Rabasse entra avec un litre de vin et un verre.

—Apporte un autre verre, tu nous tiendras compagnie, lui dit Legrand.

Le marchand de vin hésita.

Ses traits sombres exprimaient une violente rancune.

—Eh bien ! lui dit Legrand, est-ce que tu crains de t'empoisonner en avalant ta marchandise ?

Jean Rabasse dominant enfin le mauvais sentiment dont il était animé, alla chercher un verre et revint s'asseoir à la table de ses deux clients.

Legrand remplit aussitôt les verres.

On trinqua et on but.

—Je suis sûr, dit alors Legrand à Pierre Bidot, que tu te demandes pourquoi je t'ai donné rendez-vous dans un pareil cabaret, loin de Paris, dans l'endroit le plus sinistre et le plus dangereux peut-être de toute la banlieue, chez un homme qui, dans ses moments les plus gracieux, a toujours l'air de vous sauter à la gorge.

Jean Rabasse fit une atroce grimace, mais il s'était sans doute fait le serment de se contenir jusqu'au bout ; il se contenta de boire le contenu de son verre d'un seul coup.

—Eh bien, oui, répondit Pierre Bidot, j'avoue que je me suis fait cette question et que je ne comprends pas encore.

—Tu comprendras tout à l'heure.

Puis, son regard s'étant arrêté sur les deux portes d'une cave fermant horizontalement et formant plancher au milieu du cabaret, comme cela se pratique chez beaucoup de marchands de vin, il reprit :

—La vue de cette porte me rappelle une histoire bien extraordinaire.

—Si elle n'est pas trop longue, conte-nous-la.

—Voilà ce que c'est. Parmi les hommes qui m'ont fait l'honneur de faucher le pré avec moi à Toulon, se trouvait un vieillard condamné à huit ans de travaux forcés pour abus de confiance ; il aurait pu obtenir son acquittement en restituant la somme, mais il s'agissait de dix mille francs : il se serait plutôt fait saigner aux quatre membres. Il confia cette fortune

à sa femme, qui, aussi rapace que son mari, parvint à la doubler dans l'espace de ces huit années.

Quand il eut fait son temps, mon vieux compagnon trouva donc vingt mille francs au lieu de dix, et de plus un établissement de marchand de vin qui prospérait.

Son premier mouvement fut d'admirer sa femme et de la remercier.

Le second fut de réfléchir et de reconnaître qu'il était bien fâcheux de n'être pas le seul maître d'une si belle fortune.

Je ne sais quels furent son troisième et son quatrième mouvement, mais le dernier fut de se débarrasser de la malheureuse créature à laquelle il devait tout.

Cette résolution prise, restait l'exécution ; quel genre de meurtre adopter ?

Or, un jour que, pour la centième fois, il se posait cette délicate question, ses regards tombèrent, comme les miens aujourd'hui, sur une porte de cave absolument semblable à celle-ci.

Jean Rabasse, qui, depuis un instant, prêtait une profonde attention au récit de Legrand, fit un soubresaut à ces dernières paroles.

—Qu'avez-vous donc ? lui demanda Legrand.

—Rien, rien, je... m'endormais, répondit le marchand de vin.

Legrand poursuivit :

—Mon vieux forçat avait besoin d'un complice, tant pour exécuter le coup que pour dissimuler le cadavre, et comme c'était un homme sans préjugés, ce fut sur son fils qu'il jeta les yeux pour l'aider à chouriner sa femme.

Un léger tremblement agita les lèvres du marchand de vin.

—Vous avez le sommeil agité, lui dit Legrand.

Puis il reprit :

—Après une longue consultation entre le père et le fils, celui-ci, qui ne manquait pas d'intelligence, eut une idée :

—Père, dit-il, j'ai trouvé.

—Quoi ? demanda le père.

—Le genre de mort et le tombeau du même coup.

—Voyons.

Sans prononcer un mot, le fils montra la porte de la cave à ras du sol, comme celle-ci.

Jean Rabasse posa la main sur son front ; il paraissait en proie à une violente émotion.

Legrand poursuivit :

—Ça se passait le soir, mais un soir d'hiver, par un temps de froid et de neige, et dans un cabaret borgne, isolé, pareil à celui-ci, mais si exactement pareil, qu'on dirait que c'est le même.

Legrand s'interrompit pour dire au marchand de vin :

—Bois donc, Jean Rabasse.

Celui-ci prit son verre et le porta à ses lèvres.

Mais il le posa sur la table sans avoir bu.

Sa main tremblait, et il était d'une pâleur livide.

—Continue dit Pierre Bidot.

Mais comme Legrand allait reprendre son récit, Jean Rabasse se leva d'un bond, s'empara de l'un des deux litres, et s'élançant au milieu de la pièce, furieux, menaçant, terrible :

—Assez de frime comme ça, s'écria-t-il, vous êtes de la rousse tous les deux, comme je l'avais deviné ; mais ne croyez pas que je me laisse faire comme un mouton ; je vais vous assommer tous les deux, chiens que vous êtes.

Et il fit un mouvement pour s'élaner sur eux son litre à la main.

Mais sans bouger de place, Legrand tira tranquillement un pistolet de sa poche, et, ajustant Jean Rabasse :

—Un pas de plus, et tu es mort, lui dit-il avec le plus grand calme.

## XII

### UN DRAME EN FAMILLE

Jean Rabasse était resté immobile et comme paralysé devant la gueule du pistolet braqué sur lui.

Il y eut un moment de profond silence, le marchand de vin hésitant visiblement à engager la lutte, Legrand l'épiant du regard et se tenant toujours sur la défensive, et enfin Pierre Bidot regardant avec l'expression d'une profonde surprise la scène qui venait de surgir tout à coup devant lui et à laquelle évidemment il était loin de s'attendre.

— Ah ça, mais qu'est-ce que ça signifie ? dit enfin ce dernier, on dirait une représentation de tableaux vivants. Est-ce que c'est pour mon agrément particulier que vous posez comme ça tous les deux ?

Les deux adversaires ne répondirent ni ne bougèrent.

Ils ne cessaient de s'observer.

Enfin, Jean Rabasse laissa retomber le bras qui tenait le litre, levé comme une arme, arme terrible dans une main comme la sienne ; et, tombant lourdement sur un tabouret :

— Allons, murmura-il, je suis perdu, je le vois bien.

— Fichue bête ! lui répliqua Legrand, écoute jusqu'au bout, au lieu de te ruer sur les gens comme un sanglier furieux, et alors tu sauras qui je suis et ce que je veux.

Un peu rassuré par le ton dont ces paroles étaient prononcées, et voyant Legrand remettre tranquillement son pistolet dans sa poche, Jean Rabasse posa sa bouteille sur la table et se mit à considérer avec une vive curiosité, mais non sans un reste d'inquiétude, ce singulier personnage qui connaissait un secret ignoré de tout le monde, qui portait une décoration, qu'il s'était évidemment conférée de sa propre autorité, et qui affirmait ne pas appartenir à la police.

— Je poursuis, dit alors Legrand en se tournant vers Pierre Bidot, mais sans perdre de vue le marchand de vin. Le fils dit donc au père en lui montrant la porte de la cave : Voilà le genre de mort et le tombeau.

— Explique-toi mieux que ça, dit le père en mouchant avec ses doigts la chandelle qui jetait une lumière rougeâtre sur ces deux têtes penchées l'une vers l'autre, deux vraies têtes d'escarpes, celle du père surtout.

— Voilà, dit le fils, j'enlève la tige de fer sur laquelle posent les deux vantaux de cette porte à l'intérieur de la cave, et je la remplace par une latte si mince et si flexible qu'elle céderait sous le poids d'un chat. La mère arrive chargée comme un mulet, tu l'appelles, elle va à toi, et comme tu as eu soin de te placer au-delà de la cave, elle passe naturellement sur la porte, et... et crac !

— Bon, c'est compris, dit le père ; où est-elle allée ce soir ?

— Dans les champs, où elle va ramasser des vieux fers, des bouteilles cassées, des chiffons, sans compter ce qu'elle peut attraper de linge, de vêtements, de chaussures, de poules et de lapins dans les cours mal gardées ; car, faut en convenir, c'est un cheval à l'ouvrage, et quand il s'agit seulement de quelques sous à gagner, il n'y a ni vent ni tempête qui l'arrête.

Le père avoua sans hésiter que sa femme était *un cheval à l'ouvrage*, mais ce double éloge ne modifia en rien l'arrêt qui venait d'être porté sur la malheureuse par son fils et par son mari.

Jean Rabasse, frappé de stupeur, écoutait ce récit, la bouche béante et le regard fixe, comme s'il eût entendu un conte de fées.

— Étonnant ! étonnant ! murmura-t-il enfin, on dirait qu'il était là.

Legrand feignit de ne pas s'apercevoir de la stupéfaction du marchand, et il poursuivit :

— Oui, oui, ton idée est bonne, dit le père, mais elle ne peut tarder à rentrer, il faut nous hâter.

Le fils frissonna.

— Quoi ! dit-il, dès ce soir ! comme ça, tout de suite ?

— Pourquoi attendre ? répliqua le père avec une impassibilité brutale, effrayante, mais dont on ne s'étonne pas quand on a vu sa tête.

Comme il achevait de parler, un effroyable coup de vent ébranla le toit goudronné de la baraque et fit fouetter sur les vitres d'épais flocons de neige.

— Attendons, dit le fils après un long silence, la neige

tombe si épaisse et le froid est si dur, qui sait si elle ne sera pas ensevelie ce soir au milieu d'un champ ?

— Tu ne la connais pas, répliqua le père en haussant les épaules ; ces chats maigres, ça résiste à tout, ça n'a plus que des os, des muscles et des nerfs ; rien ne peut mordre là-dessus.

— C'est égal, dit le fils en regardant les vitres toutes blanches de neige et en écoutant les sifflements du vent autour de la maison, je ne sais pas pourquoi, mais j'aimerais mieux un autre jour ; ce soir, ça me fait un drôle d'effet.

— Poule mouillée, fit le père, veux-tu attendre qu'elle nous ait enterrés tous les deux ? Elle en est bien capable, quoiqu'elle ait cinq ans de plus que moi. Je dis que cette femme-là, c'est bâti en granit. Voyons, es-tu décidé ?

Après une nouvelle hésitation, le fils s'assit résolument en face du père, et le regardant fixement :

— Ce coup-là vous rapporte vingt mille francs, je comprends que vous soyez pressé ; mais moi, qu'est-ce que j'y gagne ? C'est là-dessus qu'il faudrait s'entendre.

Le père fronça le sourcil.

La pensée de lâcher la moindre parcelle des vingt mille francs qu'il convoitait avec une ardeur féroce n'avait pu se présenter à son esprit, et la réclamation de son fils le bouleversa.

Il fut quelque temps à se remettre de cette secousse.

Cependant il comprenait que le cœur de son fils fût brûlé des mêmes convoitises que le sien.

— C'est trop juste, dit-il enfin lorsqu'il fût parvenu à se dominer, il te faut ta part, c'est bien comme cela que je l'entends.

— Alors, qu'est-ce que j'aurai sur les vingt mille francs ?

Le père ne répondit pas tout de suite.

Il ne pouvait se résoudre à entamer les vingt mille francs, et il cherchait une idée.

Un éclair de joie brilla dans son regard.

L'idée était trouvée.

— Ta part, dit-il, sera aussi belle que la mienne.

— Ah ! dit le fils étonné.

— Au lieu de tenir cet établissement avec toi, je te le lais serai et j'irai habiter ailleurs.

La maison était bonne, le fils accepta cet arrangement.

Puis il ouvrit la porte de la cave et alla faire le petit travail qu'il venait d'imaginer.

Il remonta bientôt, l'opération achevée, et les deux battants de la porte, fermés avec précaution, reposaient sur une latte qui devait céder sous le poids le plus léger.

Alors le père et le fils s'assirent, celui-ci en face de la porte, l'autre au delà de la cave, et tous deux, muets, sombres, tendant l'oreille aux bruits du dehors, attendirent l'arrivée de la femme.

Ils attendirent longtemps sans échanger un regard ni une parole, plongés l'un et l'autre dans des réflexions qu'ils n'étaient pas tentés de se communiquer.

De temps à autre, le fils se levait, allait ouvrir la porte, et jetait un regard sur la campagne.

La neige continuait de tomber si épaisse qu'on ne distinguait rien qu'un rideau mouvant et blanchâtre s'agitant dans l'ombre.

Et hors les hurlements du vent aux angles de la maison et aux saillies du toit, nul bruit dans la campagne où s'étendait vaguement un vaste linceul, dont les plis épais et irréguliers marquaient les ondulations du sol.

Quand il avait écouté quelque temps le fils rentrait et reprenait sa place en face de la porte en murmurant chaque fois :

— Si elle était restée dans la neige ! ce serait la mort, j'aimerais mieux ça.

Il était onze heures.

La femme ne rentrait jamais si tard ; la mort horrible que lui souhaitait si ardemment son fils commençait à devenir probable, et celui-ci, soulagé d'un poids énorme, ne songeait déjà plus à la mettre en doute, quand le bruit de deux sabots, frappant le seuil pour se débarrasser de la neige dont ils étaient couverts, se fit entendre derrière la porte.

Les deux hommes se levèrent machinalement, comme mus par un ressort.

—C'est elle ! balbutia le fils.

Et une pâleur mortelle se répandit sur leurs traits, agités d'un tremblement convulsif.

La porte s'ouvrit et la femme entra.

Elle était petite et maigre.

Mais ses traits anguleux, brunis, hâlés, ses petits yeux noirs et étincelants, la roideur et la vivacité de son geste, tout dénotait chez cette femme une indomptable énergie.

Dès qu'elle fut entrée, elle referma la porte d'abord, puis, jetant l'énorme paquet qu'elle portait sur ses épaules :

—La récolte a été bonne, dit-elle d'une voix brève comme ses gestes, quel chien de temps !

Elle poussa le paquet dans un coin, puis s'adressant à la fois à son fils et à son mari :

—Et vous ? demanda-t-elle, qu'avez-vous fait ? est-il venu des pratiques ?

—Mais oui, répondit le mari, la soirée a été bonne malgré le temps.

—Combien ? demanda la femme.

Il y eut un moment de silence.

Le mari hésitait à répondre.

—Eh bien ? demanda la femme avec humeur, dis-moi donc combien.

—Viens voir, dit le mari.

Le fils frissonna et ferma les yeux.

La femme courut vers son mari, ou plutôt vers l'argent qu'il faisait sonner sur la table.

Alors deux bruits se firent entendre :

Un craquement et un cri.

Le fils se retourna et regarda.

Il vit à ses pieds le gouffre ouvert et au delà son père debout, pâle et effaré.

—C'est fait ! murmura enfin celui-ci.

La voix de la femme, s'élevant de la cave, déchirante et lamentable, criaît :

—A moi ! à moi ! je meurs.

Après un moment d'hésitation, le père saisit brusquement un couteau sur la table en s'écriant :

—Allons ! il faut l'achever !

Et, descendant rapidement les degrés de la cave, il disparut bientôt dans les ténèbres.

Le fils se pencha et écouta.

Il entendait une seule voix, celle de sa mère.

Elle criait et sanglotait, priait et blasphémait à la fois.

Le père ne parlait pas.

Mais de temps à autre un bruit sourd et mat apprenait au fils tous les détails de l'horrible drame qui se passait là.

Cela dura un quart d'heure.

Enfin le bruit cessa.

Puis des pas se firent entendre.

Le père parut au haut de l'escalier ; il tenait à la main son couteau dégouttant de sang.

Alors le père et le fils se regardèrent, et ils eurent peur l'un de l'autre, tant ils étaient pâles, effarés.

Le lendemain ils enterraient la femme dans un coin de la cave.

Quelques jours après, le père partait avec ses vingt mille francs pour la ville de Rouen, où il tient une auberge sous le nom de Martel.

Quant au fils, ajouta Legrand, le voici ; et il désignait Jean Rabasse, qui violemment impressionné par le récit de son propre crime, avait les traits tout bouleversés.

—Et maintenant, dit Legrand au marchand de vin, je vais te dire pourquoi je t'ai rappelé ce souvenir de jeunesse et à quoi peuvent me servir aujourd'hui cette maison et cette même cave.

### XIII

#### L'ENGRENAGE.

Jean Rabasse resta quelques instants comme écrasé sous les émotions de toute nature qui l'avaient bouleversé pendant le récit qu'il venait d'entendre.

Non-seulement ce sombre tableau, déroulé par Legrand avec une brutale crudité, lui avait fait sentir plus vivement que jamais toute l'horreur de son crime, mais à cette impression se joignaient une surprise inexprimable et une profonde inquiétude.

Il se demandait avec stupeur comment ce drame, qui n'avait eu pour témoins et pour acteurs que deux personnes, si gravement intéressées toutes deux à en garder le secret, pouvait être connu de cet homme jusque dans ses détails les plus horribles et les plus intimes.

—Écoutez, lui dit-il enfin, avant d'aller plus loin, laissez-moi vous adresser une question.

—Parle, dit Legrand.

—Par qui avez-vous su cette histoire ?

—Par un ami auquel elle avait été racontée.

—Racontée ! et par qui donc ? s'écria le marchand de vin d'un ton incrédule.

—Mais par un homme qui la sait aussi bien que toi.

—Et cet homme, demanda Jean Rabasse avec hésitation, c'est... ?

—Ton père.

Jean Rabasse se leva d'un bond.

—Mon père ! balbutia-t-il avec un geste désespéré.

Il ajouta après un moment de réflexion :

—Allons ! c'est impossible, ce serait de la folie.

—Non, il n'était pas fou, mais il était ivre, ce qui lui arrive quelquefois, tu le sais.

—Oui, oui, je le sais, murmura Jean Rabasse d'une voix sourde.

Il ajouta avec un accent furieux et désespéré :

—Le vieux misérable ! il me fera couper la tête. Ah ! mais non, il faudra voir, je ne veux pas de la guillotine, moi ! j'irai à Rouen, et qu'il prenne garde !

—Ça, dit Legrand, c'est un compte à régler entre toi et ton père ; je crois bien que l'un des deux finira par égorger l'autre ; mais c'est votre affaire, ça ne me regarde pas. Causons maintenant de ce qui m'intéresse.

Jean Rabasse reprit sa place et écouta.

Legrand poursuivit :

—J'ai un coup à faire demain, mais un coup sérieux ; il faut jouer le grand jeu, il s'agit d'une somme très-respectable, quatre-vingt mille francs.

—Hein ! s'écria Jean Rabasse auquel ce chiffre causa un éblouissement.

—Oui, mais ce sera entre les mains de deux femmes qui ne seront pas disposées à me céder la chose de bonne grâce. J'ai beaucoup réfléchi à l'exécution, ce n'est pas si facile qu'on pense. Dans leur propre domicile, très-mauvais ; les femmes, ça ne se défend pas, mais ça crie. En pleine campagne, c'est encore plus dangereux ; vous choisissez bien l'heure et l'endroit, vous prenez toutes vos précautions, et quand vous aurez tout prévu, v'lan ! la fatalité envoie par là, juste à point nommé, un enfant, une vieille femme, un intrus quelconque qui empêche tout, ou qui révèle tout. Lisez plutôt la *Gazette des Tribunaux* ; on ne voit que ça. Reste la ressource des tapis-francs ! Merci, on y rencontre trop mauvaise compagnie. La rousse y traîne toujours ses guêtres ; de vrais traquenards, quoi ! On ne m'y prendra jamais. Comment faire alors ! où aller ? c'est à quoi j'ai réfléchi toute la journée.

Enfin, l'histoire du père Martel m'est revenue à l'esprit, et je me suis dit : Voilà mon affaire. Un cabaret isolé, une cave qui s'ouvre comme par enchantement, qui engloutit la victime et étouffe ses cris ; impossible de désirer mieux, c'est tout ce qu'il y a de plus chouette.

—Comment ! s'écria Jean Rabasse effrayé, vous dites qu'il y a deux femmes à...

—A butler, oui.

—Et vous avez choisi mon cabaret pour cela ?

—Justement.

—Oh ! mais ça ne me va pas ! ça ne me va pas du tout ! s'écria le marchand de vin en se levant et en arpentant le cabaret avec précipitation.

Légrand le regarda quelques instants en silence, puis il lui dit du ton le plus calme :

—C'est ta maison, ta propriété. Tu as le droit de refuser, mais pèse bien ce que je vais te dire. Si tu consens, il y a cinq cents francs pour toi, cinq cents francs gagnés sans le moindre risque et en te croisant les bras, car nous arriverons en fiacre le soir, nous entrerons sans être vus ; une fois la porte refermée sur nous, le tour sera joué en cinq minutes. Où est le danger dans tout cela ? Je n'en vois pas l'ombre.

Jean Rabasse écoutait.

Le sang du père Martel coulait dans ses veines, et le chiffre de cinq cents francs le faisait réfléchir.

—Quar, à toi, qu'est-ce qu'on te demande ? Presque rien : que tu prépares le trébuchet qui a si bien servi à maman Rabasse, voilà tout. Le resto regardera mon ami Pierre Bidot, qui se sera établi d'avance au fond de la cave, et moi-même qui irai l'aider aussitôt le saut de la carpe exécuté par ces dames. Tu le vois, c'est simple comme bonjour, ça marche comme sur des roulettes ; et puis des femmes, celles-là !... c'est-à-dire que ce n'est pas des femmes ; c'est des agneaux ; pas de défiance ; ça ira se jeter tête baissée dans le piège, et pour lors, ni vu ni connu, qui est-ce qui le saura ?

—Mais ces femmes-là ont une famille à Paris ?

—Pas plus de famille que dans mon œil ! voilà justement où est le beau de l'affaire.

—Elles ont des amis, au moins ?

—Pas un.

—Des voisins ?...

—Auxquels on dira qu'elles sont allées faire un voyage et qui n'en demanderont pas davantage. Tu le vois, pas moyen que la rousse ait le vent de l'affaire : donc, pas de crainte qu'elle y fourre son nez ! Tous les atouts dans notre jeu, quoi !

Jean Rabasse restait toujours très soucieux,

—Songe donc, reprit Légrand, cinq cents francs !

—Oui, j'entends bien : cinq cents francs si j'accepte.

Il ajouta en regardant Légrand :

—Et si je refuse ?

—Si tu refuses, comme c'est ton droit, je te le répète, il est à craindre que ça ne te porte malheur.

—Ah !... comment l'entendez-vous ?

—Dame ! il ne serait pas impossible que M. le procureur impérial entendit parler de l'accident de la mère Rabasse, et qu'il envoyât ici quelques partouliers avec toute autre mission que celle de prendre un litre à douze.

Jean Rabasse tressaillit.

—Ainsi, murmura-t-il d'une voix sourde et après un long silence, il faut que je consente ou que je sois dénoncé ? Voilà la position en deux mots.

—Tu poses carrément la question, j'y répondrai de même, dit Légrand, Eh bien, oui, c'est ça ; tu as mis le doigt dessus.

—Ainsi, parce que j'ai mis un pied dans le sang, faut que j'y marche toujours ?

—Une fois de plus, voilà tout ; d'ailleurs, ton rôle est très innocent dans cette affaire ; tu prépares un trébuchet sans savoir quel est l'oiseau qui viendra se jeter dedans, et quant au reste, cela ne te regarde pas.

Il y eut un moment de silence, puis Jean Rabasse reprit :

—Vous parlez de me dénoncer ; mais qui m'empêcherait, une fois entre les mains de la justice, de vous rendre la pareille ?

Légrand se mit à rire.

—Un motif bien simple, dit-il.

—Lequel ?

—Que répondras-tu au juge d'instruction, quand il te demandera mon nom, ma demeure, mes antécédents, mes relations ? Rien, absolument rien, et tu n'en sais pas davantage sur mon camarade.

—C'est vrai, murmura le marchand de vin en baissant la tête,

—Tandis que moi, je sais ton nom et ta demeure, le faux

nom et le domicile de ton père, tous les détails du crime et le lieu précis où la victime est enterrée ; bref, trois fois plus qu'il n'en faut pour une nouvelle décollation de Saint-Jean. Qu'en dis-tu, Jean Rabasse ?

Et Légrand se mit à rire de son jeu de mots.

Jean Rabasse, lui, n'avait nulle envie de rire.

Il réfléchissait, cherchant sans doute une issue à la terrible impasse où il se voyait acculé.

—Malheur ! murmura-t-il, c'est un engrenage ; impossible de s'en arracher.

—Allons, dit Légrand en se levant tout à coup, assez de temps perdu comme ça ; il faut en finir. Quel est ton dernier mot ?

—Eh ! vous savez bien que je suis à votre discrétion, répondit Jean Rabasse.

—Alors, tu consens ?

—Il le faut bien.

—N'es-tu pas bien à plaindre ? Excusez ! cinq cents francs pour occuper, pendant une heure, une baraque en planches pourries. En voilà un loyer !

—C'est bien, content ou non, j'accepte ; c'est tout ce que vous avez à me demander ?

—Allons, à demain !

—L'heure ?

—A la nuit tombante.

—C'est entendu ; la cave sera préparée.

—A la bonne heure !

Puis mettant la main à sa poche :

—Tiens, je suis bon zigue, moi, et pas regardant avec les amis ; voilà vingt francs pour tes deux litres ; retour des Indes, celui-là ! Impossible d'en douter ; il en a rapporté le parfum du pays, un petit bouquet de bois de Campêche ! ah ! mais que c'est ça !

Il jeta une pièce d'or sur la table et sortit suivi de Pierre Bidot.

Quand ils furent dehors, celui-ci dit à Légrand :

—Est-ce que tu n'as pas fait une remarque tout à l'heure ?

—Non.

—Moi, j'ai été frappé d'une chose.

—Quoi donc ?

—C'est la facilité avec laquelle ce Jean Rabasse s'est résigné tout à coup à ce qui, d'abord, lui avait inspiré une profonde répugnance.

—Que m'importe ?

—Tu ne crains pas quelque trahison ?

—Il ne peut même pas y avoir songé ; je le tiens pieds et poings liés.

—Il a l'air furieusement sournois.

—Aussi, ne me fierais-je pas à lui, s'il pouvait me trahir sans se perdre lui-même ; mais il ne le peut pas, et il l'a parfaitement compris.

—C'est possible. Et moi, quelles instructions as-tu à me donner ?

—Peu de chose. Sois au cabaret de Rabasse au déclin du jour ; fais préparer, sous tes yeux, la porte, entres-y ensuite et tiens-toi au bas de l'escalier.

—Armé ?

—Naturellement.

—Allons, à demain.

—Adieu ; moi, je cours rue des Dames, rassurer mes deux clientes.

#### XIV

##### LES PRÉPARATIFS.

Le lendemain matin, vers neuf heures, le colonel Beck frappait à la porte de madame Levasseur, qui l'avait prié elle-même de venir savoir à ce moment si la traite annoncée la veille était arrivée.

—Eh bien ? demanda le colonel dès qu'il eut été introduit près de la jeune femme.

Celle-ci lui montra la lettre, qui venait de lui être remise

par la mère Gaul, puis elle en tira la traite, qu'elle mit sous les yeux du colonel.

—Parfaitement en règle, dit celui-ci après l'avoir examinée avec attention ; voilà ce qui s'appelle de l'or en barre : ça vaut un billet de banque ou un lingot.

—A quelle heure pouvons-nous aller toucher cela ? demanda madame Lovasseur.

—Quand vous voudrez, à partir de dix heures.

Il ajouta, après un moment de réflexion :

—Mais si vous voulez m'en croire, nous n'irons qu'à trois heures, c'est l'heure à laquelle nous serons le moins exposés à attendre.

—Comme il vous plaira. Ne savez vous pas que je m'en rapporte entièrement à vous du soin de cette affaire ?

—A tantôt donc, madame, et ne vous préoccupez pas d'une voiture, je m'en charge.

Puis il prit congé de madame Lovasseur, descendit l'escalier et sortit sans s'arrêter à la loge de la mère Gaul, pour éviter tout soupçon d'intelligence entre elle et lui.

Il se rendit de là dans une espèce de petit caboulot situé sur le boulevard de Clichy.

A cette heure matinale il ne s'y trouvait qu'un seul client, attablé devant un verre d'absinthe, au fond de la seconde pièce de l'établissement.

Ce client, c'était Pierre Bidot.

Quand le garçon eut servi ces messieurs et se fut retiré, Pierre Bidot dit à Legrand en le regardant fixement :

—Eh bien ?

—Rien de changé, répondit Legrand.

—Le magot est arrivé ?

—Je viens de voir la traite.

—Et tu dis ?

—Quatre-vingt mille francs.

—Et moi ?

—Cinq cents, comme à Jean Rabasse.

—C'est bon, je suis ton homme.

—Le fiacre ? demanda Legrand.

—Est trouvé.

—Tu es sûr du cocher ?

—Un ami, et de plus une vieille pratique, à peu près capable de tout.

—Enfin, c'est dévoué ?

—A mort, surtout si on graissait son dévouement avec quelque chose.

—Il aura cinquante francs.

—De quoi se souler huit jours ! En voilà un qui va te bénir.

—Il te prête son fiacre, et c'est toi qui conduis, n'est-ce pas ?

—C'est convenu comme ça !

—Bien !

—A quelle heure faut-il aller prendre ces dames ?

—A trois heures précises.

—On y sera. Mais j'y pense, sitôt la somme touchée, elles voudront rentrer chez elles ?

—Naturellement.

—Comment feras-tu pour t'y opposer ?

—Pas si simple que de m'opposer.

—Mais alors...

—Suffit, j'ai mon truc.

—Pour les tenir éloignées de chez elles jusqu'au soir ?

—Sans doute.

—Pour les décider ensuite à se rendre avec toi à la villa Rabasse ?

—Parbleu !

—Et avec une pareille somme sur elles ?

—Ne sont-elles pas gardées par un notable de la rousse ?

—C'est juste.

—Que peuvent-elles craindre de ma société ?

—Voilà qui les endormira et rendra tout possible.

—Oui, oui, le plan est parfait.

—Sois tranquille, tout est prévu.

—Et la braise ? dit Pierre Bidot en avançant la main.

—Voilà.

Il lui donna trois pièces de vingt francs.

—Tout pour moi ? demanda Pierre Bidot.

—T'en ferais une maladie.

—Alors ?

—Cinquante francs pour le cocher et dix francs pour toi.

—Et le *fafiau* ?

—Ce soir, après le coup.

—Cinq cents ?

—C'est dit.

Legrand se leva.

—Allons, dit-il, encore une bavaroise au verre pilé, et je file.

Pierre versa deux absinthes.

—Nous ne déjeunons pas ensemble.

Non, je déjeune avec Pascal, Mayer et Marguerite.

—A ton aise.

—Allons, à tantôt, trois heures, rue des Dames.

—La voiture de monsieur sera là.

En quittant Pierre Bidot, Legrand se rendit à la barrière Courcelles, et il entra au *Sauvage*, un des marchands de vin les plus achalandés de l'endroit.

—Est-ce qu'il n'y a pas ici une société qui attend quelqu'un ? lui demanda-t-il.

—Le colonel Beck, n'est-ce pas ?

—Justement.

—Par ici, colonel, dit le patron en s'inclinant devant celui qu'il prenait pour un vieux brave.

—Combien sont-ils ?

—Deux messieurs et une dame, colonel.

—C'est bien ça.

—Vous trouverez votre monde au premier, cabinet 21, colonel.

—Bien, servez vite le déjeuner.

Arrivé au cabinet qui portait le numéro 21, Legrand tourna brusquement la clef et entra.

Pascal et Mayer s'étaient levés d'un bond, et leurs traits exprimaient une vive anxiété.

Marguerite seule était restée immobile et calme sur son siège.

—Ah ça ! vous aurez donc toujours peur de votre ombre, vous autres ? dit Legrand à ses deux complices.

—Dame, dit Mayer, tu as une manière d'entrer qui ressemble furieusement aux façons de la rousse.

—La rousse ! toujours la rousse ! dit Legrand d'un ton de méprisante pitié.

Puis, après avoir pressé la main de Marguerite, qui s'était avancée vers lui :

—Allons, reprit-il, rassurez-vous, je vous apporte une bonne nouvelle, vous n'avez rien à redouter de la rue de Jérusalem.

—Comment le sais-tu ? demanda Pascal.

—Vous connaissez mon père ?

—Le père Georges Minder ? Parbleu ! un vieux malin !

—Quatre-vingts ans ! de la prison et du bagne, en veux-tu ? en voilà ! et toujours sur la brèche, dit Legrand avec un sentiment d'orgueil, voilà un homme !

—Où est-il en ce moment ?

—Il exploite Lisieux ; deux fois par semaine il vient au marché, où, sous prétexte de vendre du poivre, il fait causer les bonnes et se tient au courant de tout ce qui se passe chez leurs maîtres.

—Je le reconnais bien là, le vieux renard.

—C'est de cette façon qu'il vient de nous dépister une affaire superbe.

—Combien ? demanda Pascal.

—De deux à quatre cent mille francs, on ne peut pas savoir, chez M. Desvaux, un des plus riches banquiers de Lisieux.

—Superbe, soit, dit Mayer, mais s'il faut encore jouer du couteau, je n'en suis pas.

—Les maîtres sont à la campagne, il n'y a qu'une grille à franchir.

—Alors, j'en suis.

—D'ailleurs, ajouta Pascal, ne sommes-nous pas forcés de retourner dans le pays pour aller reprendre les montros et les bijoux que nous avons enterrés dans le bois de Vaucolles ?

—Et moi les miens, enfouis dans le village de Bavent.

La conversation fut interrompue par le garçon, qui, suivant l'ordre qu'il en avait reçu d'avance, servit tout le déjeuner d'un coup pour n'avoir plus à revenir.

Quand il fut sorti, Legrand continua tout en mangeant.

—Ce n'est pas le seul service que nous ait rendu mon père.

—Qu'est-ce qu'il a encore fait, le père Minder ?

—Il est allé à Caen.

—Ah ! fit Mayer d'un air inquiet.

—Il s'est informé adroitement de tout ce qui concernait le meurtre et la mort de Jules Pêchard.

—Oui, oui, il est mort, murmura Mayer.

—Puis, reprit Legrand, il a demandé des détails sur les assassins de l'horloger, sur les recherches de la police.

—Et qu'a-t-il appris ? demanda vivement Pascal.

—D'abord, répondit Legrand, il a su que la police avait envoyé à Caen un de ses plus habiles agents, un brigadier de police du nom de Meslin, pour aider le commissaire, M. Ducheylard, dans ses recherches.

—Diable ! fit Mayer.

Oui, deux malins, répondit Legrand, et pourtant, au bout de huit jours, pendant lesquels ils ont fouillé tous les cafés, tous les cabarets et tous les hôtels de la ville, ils n'en sont pas plus avancés : pas la plus petite trace, pas le moindre signallement, pas le plus léger détail sur ces fameux assassins que la police voudrait saisir à tout prix ; ce qui prouve que je ne me vantais pas quand je vous disais que toutes mes précautions étaient prises, que j'avais tout prévu, et que nous n'avions rien à redouter.

—Ainsi, dit Pascal, tu es décidé à faire l'affaire que signale le père Minder ?

—Je le crois bien ! la caisse d'un banquier, et personne pour garder la maison.

—Le jour ?

—Dès que j'aurai reçu de nouveaux renseignements.

—Et madame Levasseur ?

—La traite est arrivée ; à quatre heures, les quatre-vingt mille francs seront dans sa poche.

—Ah !

—Et à neuf heures ils seront passés dans la mienne.

—A quand le partage ?

—Dans trois jours.

—Et madame Levasseur et sa fille ? demanda Marguerite.

—Oh ! dit Legrand en versant à boire à la jeune fille, ne parlons pas de ça. J'ai voulu faire un bon déjeuner avec vous pour me monter la tête ; car vrai, cette fois, j'ai besoin de me donner du courage ; ainsi, assez là-dessus, il sera temps d'y penser au moment de l'action.

Marguerite frissonna à ces derniers mots.

—Legrand, murmura-t-elle d'une voix suppliante, je t'en prie, épargne ces deux femmes.

Legrand la regarda durement.

—J'ai vu encore la jeune fille ce matin, reprit Marguerite ; elle est si jolie, si naïve, si enjouée, si heureuse de vivre ! Je t'en supplie, épargne-les.

—Je ne peux épargner leur vie qu'aux dépens de la mienne vois si ça te va, répondit brusquement Legrand ; elles en savent trop maintenant pour que je puisse reculer, quand bien même je le voudrais ; il faut aller jusqu'au bout.

—En cherchant ensemble, peut-être trouverons-nous quelque moyen.

—J'en doute, mais je ne demande pas mieux que d'essayer ; accompagne-moi jusqu'à la rue des Dames.

FIN

La Troisième Partie du CRIME DE LA RUE SAINT-LAURENT  
à pour titre :

# L'EXPIATION

**ECURIE BALMORAL**

Pension de première classe pour chevaux à des conditions très avantageuses.

Ecurie de première ordre. Voitures élégantes. Chevaux de choix.  
M. ST-JEAN, Propriétaire, 113 rue St-Hubert, Montréal

# OCCASION !!

## LES DERNIERS VOLUMES

Nous offrons en vente les derniers volumes qui nous restent en mains et qui ne peuvent plus être trouvés en librairie.

LA HAINE	-	15 cts.	L'IDIOTE, \$1.00 réduit à	-	35 cts.
LES ORPHELINES	-	15 cts.	LE CHOLERA	-	5 cts.
LA FILLE DE CAÏN	-	15 cts.	Le Traité du Cheval	-	5 cts.

Profitez de l'occasion, les derniers volumes s'enlèvent rapidement.  
S'adresser à

**Poirier, Bessette & Cie, 1540 Rue Notre-Dame, Montréal**

—o—  
Envoyés franco dans tous les bureaux de poste.

## J. N. LAMARCHE RELIEUR

No. 17, rue Ste-Thérèse, entre les rues St-Gabriel et St-Vincent  
MONTREAL

L'atelier de M. Lamarche est un des plus complets de la Province et les travaux qu'il exécute sont appréciés de tous les connaisseurs.  
REGLAGE—PERFORAGE—NUMEROTAGE, ETC.

## LES MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES

Nous nous faisons un plaisir de signaler à nos nombreuses lectrices une publication qui est appelée à leur rendre les plus grands services. nous voulons parler des **MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES** publiées par MM. J. LESSARD & CIE, 49 rue St-André, à Montréal. Ce journal, qui paraît tous les samedis, s'occupe de tout ce qui est du domaine de la mode : toilettes et confections pour jeunes filles, costume d'enfants, layettes, ouvrages de fantaisie, travaux à l'aiguille, crochet, broderie, etc. Un département spécial est consacré à la lingerie nouvelle. Des chroniques de mode, des correspondances parisiennes, des causeries sur l'étiquette, des recettes de cuisine et des renseignements de toute nature, complètent heureusement cette publication absolument indispensable dans toutes les familles : elle est à la portée de toutes les bourses. L'abonnement n'étant que de \$3.00 par an. Un numéro séparé se vend 10 cts aux bureaux du journal, 49 rue St-André, près de la rue Ste-Catherine. Les personnes qui désirent avoir la collection complète feront bien de se presser, il ne reste plus que très peu de copies des deux premiers numéros parus.

LA

# BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS

EST PUBLIÉE AUX PRIX SUIVANTS :

UN AN, \$2.50 — PAYABLE D'AVANCE — 6 MOIS, \$1.25

LE NUMERO, 5 CTS.

# POIRIER, BESSETTE & CIE

ÉT PROPRIÉTAIRES

1540, RUE NOTRE-DAME - - MONTREAL

B. P. BOITE 133

**AU BON MARCHÉ — MAISON —**  
**ALPHONSE VALIQUETTE**  
 1869—RUE NOTRE-DAME—1871

**Vente SANS RESERVE pour les Fetes**  
 A une réduction directe de **50 pour cent**,  
 sans égard au coûtant.

**Ligne Spéciale**  
 Tout notre grand assortiment de Soie dans toutes les nuances,  
 sacrifié à 55 cts la verge.

**SEALETTE A \$3.00 LA VERGE.**

Tout notre assortiment de Manteaux, Dolmans, Paletots, Mantos, ainsi que  
 nos Manteaux d'enfants, à être clairé à 50c dans la piasiro.  
 Velours de Soie, Drap Ottoman, Imitation de fantaisie, Garniture en Pello-  
 terie, Drap Jersey, Garniture en plumes, Etoffes à Manteau  
 de fantaisie, sacrifiés à la moitié du prix.

**Une surprise dans les lignes suivantes :**

300 Chapeaux de Foutro avec garniture élégante à \$1.00.  
 500 Tuques en Laine de couleur à 15 cts.  
 1 lot varié d'Etoffe à Robe, tout laine, à 15 cts.  
 Un lot d'Echantillon de Lainages, tels que Châles, Capines, Fascinateur,  
 Nuages, Robes d'enfants et une quantité d'autres objets en Laine, à  
 être donnés à 50 cts dans la piasiro.  
 Grande vente sans réserve de Tweeds, Etoffes à Pardossus, Etoffes à Pan-  
 talons, Melton, Draps de Pilot pour Capots, à être clairé  
 à n'importe quel prix  
 Vente spéciale de Garnitures de maison, à une réduction de 25 pour cent  
 comme suit : tout Tapis Bruxelles, Velour, Laine, Tapestry et Cordo.  
 Tous nos Prêlarts anglais, américains et canadiens, à être  
 clairés à la réduction comme ci-haut mentionné.

**AU BON MARCHÉ**  
 1869—RUE NOTRE DAME—1871  
 ALPHONSE VALIQUETTE, Propriétaire

**ETRENNES !**  
**CALENDRIERS A EFFEULLER**

“ÉPHÉMÉRIDES”

**POUR 1888**

Avec indications des faits remarquables ou des pensées pieuses.

Articles des mieux finis avec cartons gelatinés  
 et représentation de personnages comme ci-dessous :

*Avec Indications Historiques*

PAUL ET VIRGINIE	pria franco,	50 cents
COPERNIC ENSEIGNANT L'ASTRONOMIE		50 “
LA COLPORTEUSE D'ŒUFS		50 “
LE SPORT		50 “
LA MARINE		45 “
LES BEAUX ARTS		40 “
TORREADOR		40 “
LES CHARMEURS D'OISEAU		30 “
CUPIDON		25 “
ENLUMINÉ		25 “

*Avec Pensées Pieuses ou Vies de Saints*

SACRÉ CŒUR DE JÉSUS ou de MARIE		50 “
“ “ “ plus petit		40 “
ENFANTS DE MARIE		30 “

Aussi La Grann ALMANACH des Familles Chrétiennes, pour l'année 1888  
 illustre d'un magnifique chromo de N. D. de Lourdes, et d'un  
 grand nombre d'illustrations. Prix 15 cts.

**GRANGER FRERES**

LIBRAIRES-PAPETIERS

No. 1699, Rue Notre-Dame, MONTREAL

Prière de correspondre.

**CASTOR-FLUID** On devrait se servir pour les  
**CHEVEUX** de cette préparation  
 délicate et rafraichissante. Elle  
 entretient le scalpe en bonne santé, empêche les peaux mortes et  
 excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure,  
 indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

HENRY E. GRAY, Chimiste-Pharmacien, 41 rue St-Laurent, Montréal.

**MEUBLES !**

SETS DE SALON, SETS DE CHAMBRE

BIJOUX, MONTRES en OR et en ARGENT

LAMPES, CADEAUX DE NOCES, &c, &c.

— CHEZ —

**FOUCHER FILS & CIE**

798, RUE STE-CATHERINE

**EDWARD STUART**

1854—RUE NOTRE-DAME Ouest—1854  
 MONTREAL

La réputation de la MAISON STUART est établie depuis longtemps.  
 Dans toutes les Expositions elle a obtenu les Premiers Prix pour ses

CAPOTS, MANTEAUX, CASQUES, MANCHONS, TUQUES, etc.,  
 EN FOURRURES.

Il n'est donc pas étonnant que sa clientèle augmente de jour en jour.  
 Les personnes qui désirent avoir des

Articles en Fourrures de Premier Choix,  
 et à des prix qui conviennent à toutes les bourses devraient visiter  
 la MAISON STUART avant d'aller ailleurs.

**HORACE PEPIN, L.D.S.**

(CHIRURGIEN-DENTISTE)

1639—RUE NOTRE-DAME—1639

30 porte Est de la Côte St-Lambert

MONTREAL

**POELES POUR VOITURES**

Ayez les pieds chauds et vous ne serez jamais malade !

Voici une invention commode, utile, et qui deviendra bientôt indispen-  
 sable aux cochers, aux nourrices, aux hommes de bureau, aux bijoutiers,  
 aux tailleurs, aux blanchisseurs, aux hôteliers et à toutes les ménagères.

Le CHARBON CHIMIQUE ne coûte presque rien, il brûle sans odeur,  
 ni fumée, et un morceau de deux centins brûle pendant six heures.  
 Les petits poêles pour voitures sont de la plus grande utilité pour les  
 cochers.

**PLUS DE FROID AUX PIEDS !**

Agence générale des Poêles pour Voitures et de Charbon Chimique

250, RUE ST-LAURENT, MONTREAL

**Loterie Nationale de Colonisation !**

TIRAGE DU 15 FÉVRIER 1888

**3204 LOTS VALANT \$60,000.00**

COUT DU BILLET: 1<sup>re</sup> Série, \$1.00. 2<sup>e</sup> Série, 25cts.

DEMANDEZ LE CATALOGUE DES PRIX

Le Secrétaire,

S. E. LEFEBVRE, 19, rue St-Jacques, Montréal